

JUNKPAGE

LE STYLE AVANT TOUT



Numéro 19
JANVIER 2015
Gratuit



C'EST INRATABLE.
CE SONT LES SOLDES*.
DU 7 JANVIER AU 17 FÉVRIER 2015

ligne roset®

214 avenue de la Marne
33700 MÉRIGNAC
05 56 12 02 12
contact@versusmobili.com
Tram A - arrêt Pierre Mendès France

Sommaire

4 EN VRAC

8 SONO TONNE

BORDEAUX ROCK 2015

YEAR OF NO LIGHT

MUSH

LAMBCHOP

LIZ MCCOMB

12 EXHIB

COMMANDE GARONNE

À VUE DE NEZ, À VU DE PIED

TERRITOIRES EN PARTAGE, LAND[SCAPE]

LES CLASSES MOYENNES AFRICAINES

16 SUR LES PLANCHES

DES SOURIS, DES HOMMES #8

FAIZAL ZEGHOUDI

30'30" #12

AKRAM KAHN

22 CLAP

26 LIBER

28 DÉAMBULATION

« AU SIGNAL NOUS DISPARAÎTRONS »

30 BUILDING DIALOGUE

NOUVELLES RURALITÉS

32 NATURE URBAINE

34 CUISINES ET DÉPENDANCES

36 CONVERSATION

BRUCE BÉGOUT

38 TRIBU

Prochain numéro
le 29 janvier 2015

JUNKPAGE met en place un abonnement afin que vous puissiez recevoir le journal directement chez vous. 10 numéros / an : 30 euros. Sur demande auprès de Marie : administration@junkpage.fr

JUNKPAGE N°19

Atlas, Ana Borralho & João Galante / CASABRANCA, jeudi 15 et vendredi 16 janvier, 21h, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarre-lescolonnes.fr
Lire aussi page 16.

© Ana Borralho & João Galante / CASABRANCA

Suivez JUNKPAGE en ligne
journaljunkpage.tumblr.com

tumblr.

JUNKPAGE est une publication sans publi-rédactionnel d'Évidence Éditions; SARL au capital de 1000 euros, 32, place Pey-Berland, 33000 Bordeaux, immatriculation: 791 986 797, RCS Bordeaux, evidence.editions@gmail.com. Tirage: 20 000 exemplaires. Directeur de publication: **Vincent Filet** / Rédaction en chef: **Marc A. Bertin**, redac.chef@junkpage.fr 05 56 38 03 24 / Direction artistique & design: **Franck Tallon**, contact@francktallon.com / Assistantes: **Emmanuelle March**, **Isabelle Minbielle** / Ont collaboré à ce numéro: **Lucie Babaud**, **Lisa Beljen**, **Sandrine Boucher**, **Marc Camille**, **Olivier Chadoin**, **Hubert Chaperon** (en association avec **Chahuts**), **Arnaud d'Armagnac**, **France Debès**, **Elsa Gribinski**, **Guillaume Gwardath**, **Sébastien Jounel**, **Stanislas Kazal**, **Guillaume Laidain**, **Alex Masson**, **Sophie Poirier**, **Joël Raffier**, **Aurélien Ramos**, **José Ruiz**, **Nicolas Trespallé**, **Pégase Yltar**. Correction: **Laurence Cénédèse**, laurence.cenedese@sfr.fr / Fondateurs et associés: **Christelle Cazaubon**, **Clémence Blochet** (Bienvenue à Balthazar!), **Alain Lawless**, **Serge Damidoff**, **Vincent Filet** et **Franck Tallon** / Publicité: **Valérie Bonnafoux**, v.bonnafoux@junkpage.fr, 06 58 65 22 05 et **Vincent Filet**, vincent.filet@junkpage.fr, 06 43 92 21 93 / Assistante commerciale & administrative: **Marie Zisseler**, administration@junkpage.fr, 05 56 52 25 05.

Impression: Roularta Printing, Roeselare (Belgique), roulartaprinting.be. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN 2268-6126 - OJD en cours

L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



Guangzhou, Chine, D. R.

INFRA ORDINAIRE par Ulrich

DÉSIRABLES / INDÉSIRABLES

« *I am the passenger and I ride and I ride, I ride through the city's backsides.* » Les villes aussi sont faites de passagers, de migrants, de squatteurs, de « mancheurs », punks-à-chien et autres sans feu ni lieu, de prostituées... Comme le dit ce bon vieil Iggy Pop, des passagers « à l'arrière de la ville », à la marge. La marge, c'est certes un « espace autre », différent, mais toujours cette zone vierge de la page qui est réservée à la correction. C'est ainsi que la ville se dessine : comme un espace délimité avec ses marges. Ses usages, ses occupants, désirables et indésirables.

La marge urbaine n'est pas géographique. Elle ne se réduit pas à la périphérie, la banlieue... Elle est sociale. La marge, c'est le résultat de la délimitation entre ce qui peut entrer dans l'espace normé de la page urbaine et ce qui en est conçu comme le rebus conséquent. Ces « gens de rien » ou « sans taudis », comme on les a nommés en d'autres temps, sont comme l'envers de la ville.

Ils n'ont pas toujours été compris de la même façon. Au Moyen Âge, les vagabonds sont aussi des mendiants. Sur fond de chrétienté, ils ne sont pas exclus mais insérés dans une logique charitable. La mendicité est même alors intégrée à la vie urbaine et dispose d'organisations et de représentations. Mais les choses changent ensuite. Le mendiant est moins toléré et il est progressivement perçu comme un poids économique et un facteur de danger, d'insécurité. On se met désormais à distinguer le « bon pauvre » du « mauvais pauvre ». Le mauvais pauvre est valide et ne travaille pas, il est suspecté d'être au mieux fainéant, voire suspect, au pire dangereux. Avec ce changement s'affirme une nouvelle façon de voir et de considérer la pauvreté. Il y aura désormais une pauvreté méritée et des pauvretés méritantes. L'attitude vis-à-vis des nécessiteux alterne alors entre la potence et la pitié.

La misère est désormais inscrite dans l'ordre industriel et urbain. Le développement de la société industrielle et ses crises et déplacements de main-d'œuvre vont changer la figure du vagabondage et de la pauvreté. Les « sans-travail », non indemnisés, forment une masse miséreuse toujours regardée avec suspicion et soumise à la répression. Plus simplement, le vagabond devient le clochard du monde urbain. La pauvreté et l'errance se concentrent désormais dans les villes : un monde nouveau dans lequel les questions du logement et de l'hygiène vont se poser de façon accrue. L'ouvrier s'est sédentarisé et le vagabond est alors vu comme un « mauvais pauvre ». Avec la mise en place d'une société salariale, on passe progressivement de la question de la « pauvreté » à celle de la « précarité », qui devient une question sociale et politique. Ce sera la naissance du SDF, celle d'un Michel Berthier qui ne parvient même plus à se persuader qu'être un « killer » sera suffisant.

Une époque formidable se développe encore. Depuis, la globalisation a fait son œuvre. Les indésirables urbains sont aussi d'ailleurs. Ils sont roms ou ils sont les ratés d'une société performante et mondialisée dans laquelle la réussite de soi est la norme. Ils sont devenus gênants pour une ville touristique, internationale, pacifiée et partagée, compétitive. Ils sont la représentation voyante, incarnée, d'un défaut. Un raté de la métropole et de ses promesses. Là où les espaces, les bancs et les parcs devraient être partagés, ils s'allongent, parasitent, consomment des 8.6... Insupportable! Ils viennent rappeler que le système est imparfait! C'est insupportable!

Il y a des solutions. Les bancs sur lesquels on s'allonge peuvent être parsemés d'accoudoirs. Les halls d'immeubles et leurs margelles peuvent être hérissés de pointes métalliques ou plantés de pointes brillantes dissuadant toute station assise et durable. L'imprévisibilité de la ville peut être contenue par la transparence, quand chacun regarde ce que fait l'autre... Ce sera la « prévention situationnelle ». Et les pauvres rentreront dans l'ordre, social et urbain, bien sûr. Le travail urbain exercera ses corrections dans les marges, faisant ainsi oublier que la marge n'est que la bordure nécessaire au maintien d'un ordre choisi. Comme un rappel de l'échec de l'espace normé, toujours imparfait. Comme un rappel de la marge comme condition nécessaire et subséquente du cadre.

Et c'est ainsi que la métropole se fait DÉSIRABLE...

EN VRAC



© Chanor



Cyril Jouison, La Métamorphose de l'ange.



Sigma#5-1969

CLICHÉ

De sa première exposition personnelle, en 2009, à sa dernière contribution collective au projet *Expérience n° 2*, produit par Eloïse Vene, Cyril Jouison porte un regard évoluant avec le temps : de témoin, il passe à narrateur qui donne son point de vue sur l'histoire. Long-temps, il a cru qu'il n'y avait qu'une seule façon de photographier, entre graphisme et esthétisme, une mise en perspective permanente. Aujourd'hui, il sait que chaque image raconte une histoire, libérant un message simple, tendre, heureux, sévère, engagé..., mais surtout bienveillant.

« **Cyril Jouison remonte le temps** », du 23 au 24 janvier, galerie éphémère Sup de Pub.



Anne-Marie Gintrand, Mouvements II

CIMAISE

C'est au milieu des années 1990 qu'Anne-Marie Gintrand a fait le choix irréversible de « se lancer comme peintre ». À la fois expressives et gestuelles, ses œuvres fuient la narration et la description. Le sujet n'existe pas. Son travail, connecté à une longue et ininterrompue filiation de l'art, évoque les univers d'illustres représentants de l'école de New York, comme ceux des Américains Willem De Kooning ou Joan Mitchell. Au couteau ou au pinceau, la technique peut varier. Sa peinture exprime des sentiments fondamentaux ressentis au contact du dehors.

« **Couleurs émerveillées** », Anne-Marie Gintrand, du mardi 13 janvier au samedi 7 février, galerie Guyenne Art Gascogne. <http://galerieag.fr>

MÉMOIRE

Durant trois ans, l'École d'enseignement supérieur d'art de Bordeaux (EBABX) a travaillé sur les archives de Sigma, de 1965 à 1995. Document inédit sur ce rendez-vous européen des avant-gardes, Rosa bee - Les archives vivantes de Sigma regroupe images, textes historiques, textes critiques, récits, expériences, maquettes en croisant une multitude de sources, de liens, de témoignages oraux inédits, considérant l'archive comme matériau artistique et non comme fétiche. Le résultat a été présenté au ministère de la Culture et de la Communication en décembre dernier.

www.rosab.net/bee



© La Volière

VOCAL

Dans le cadre des « Mardis du Zinc Pierre », le Réseau d'échanges interculturels et la chorale La Volière proposent un apéritif enchanté. L'association, fondée en 2012, s'efforce de créer du lien entre personnes d'ici et d'ailleurs par la convivialité et l'échange individuel ou collectif d'expériences et de connaissances liées à la notion de culture (langues, pays, traditions, savoir-faire). La Volière, elle, explore la polyphonie des chants migrateurs (Méditerranée, Europe de l'Est, Afrique, Amérique latine, mais aussi Moyen Âge et Renaissance).

La Volière, mardi 13 janvier, 20 h 15, Centre d'animation Saint-Pierre. www.bordeaux-interculturel.org

BITUME

À l'initiative de l'association All Boards Family et de l'Agence culturelle, l'art urbain prend ses quartiers à l'Espace culturel François-Mitterrand de Périgueux. Soit un parcours d'une centaine d'œuvres et d'objets d'artistes comme Ernest Pignon-Ernest, Obey, Space Invader, Jef Aérosol ou Mr. Brainwash. L'exposition présente un panorama de productions nées dans la rue depuis les années 1970, et témoigne du foisonnement et de la variété des techniques, des styles, des supports, des idées et des messages propres au genre. Ateliers et séances d'initiation également au menu.

« **Dédale - Un détour par les cultures urbaines** », du vendredi 23 janvier au samedi 7 mars, Espace culturel François-Mitterrand, Périgueux. <http://cultureordogne.fr>



Raresh, D. R.

BPM

Natif de Bacău, Raresh (Rașeș Ionuț Iliescu pour l'état civil) a marqué durablement les esprits, depuis ses débuts, au tournant du millénaire. À l'origine DJ résident au Zebra Club, le petit prodige roumain gagne en réputation lorsqu'il rencontre The Sunrise Crew - Rhadoo et Pedro -, avec qui il fonde le label [a:rpia:r]. Habitué du temple londonien Fabric, où il tient les platines deux fois par an, cet intime de Ricardo Villalobos fait escale à Bordeaux avec dans son havresac de la house minimale deep et déviante à la fois. Et sa légendaire générosité.

Raresh + 42.195 + Xav Xlab, vendredi 23 janvier, 23 h 45, I.Boat. www.iboat.eu



D. R.

CONNECTION

En 2015, Garorock devient le premier festival français tout numérique grâce à un nouveau système de billetterie : le bracelet interactif (technologie Rfid), baptisé « GaroPass ». Avec cette technologie, développée par la société Intellitix, le rendez-vous lot-et-garonnais innove en introduisant un système efficace ayant déjà fait ses preuves, comme au Coachella. Terminé, les files d'attente ! Navigation fluide sur l'ensemble du site, paiement des consommations directement avec le bracelet, partage des expériences live auprès de la communauté.

www.garorock.com

FLORENCE

L'exposition Andrea Branzi, *pleased to meet you*, présentée par le musée des Arts décoratifs et du Design, s'achève le 25 janvier. Cette première rétrospective consacrée à l'œuvre du designer, architecte et théoricien italien, acteur du mouvement radical italien d'Alchimia puis de Memphis, regroupe cent quarante pièces provenant des États-Unis et d'Europe, offrant un regard d'ensemble sur le travail essentiel de ce créateur emblématique de l'histoire du design de l'après-guerre à aujourd'hui. Visite commentée gratuite chaque samedi et dimanche à 15 h.

« **Andrea Branzi, pleased to meet you - 50 ans de création** », jusqu'au dimanche 25 janvier, espace Saint-Rémi. www.branzibordeaux.fr



Andrea Branzi © Lysiane Gauthier, Ville de Bordeaux



boesner

BEAUX-ARTS • ARTS GRAPHIQUES • SCULPTURE • ENCADREMENT

Libres... comme l'Art !

10 janvier - 28 février 2015

**Venez découvrir notre sélection de produits
à prix incroyable !**

BOESNER Bordeaux 2100m²

Galerie Tatry - 170 cours du Médoc - 33 300 Bordeaux
Tél. : 05 57 19 94 19 - bordeaux@boesner.fr - www.boesner.fr
Du lundi au vendredi de 9h30 à 18h30 et le samedi de 10h à 18h
Parking gratuit et couvert.

**Retrouvez
tout Boesner
sur boesner.fr**



1985 © Fabienne Chaton



BIP ©



Go Help The Girl, film de Stuart Murdoch

HOUBLON

Issue d'une histoire d'amitié entre deux camarades, anciens étudiants à Lille, La fabrique à bière est un kit destiné à la fabrication à domicile, de façon simple et selon une méthode artisanale, du divin breuvage. Outre l'aspect ludique et économique, cette méthode permet à chacun de devenir brasseur : en effet, le kit inclut le matériel réutilisable, une dose de vrais ingrédients pour 3 à 4 litres de bière et les instructions. En outre, chaque mois Frédéric et Stanislas créent une nouvelle recette en suivant leurs goûts ou en s'associant à des professionnels.

www.fabriqueabiere.com

SOUVENIR

Le Labo Photo vous invite à découvrir « 6 x 9 », sa programmation d'expositions pour 2015-2016. Six photographes présentent neuf photographies durant deux mois, alimentant une collection d'images restituée en fin de saison par une édition. C'est Fabienne Chaton qui ouvre le bal. Ses connaissances scientifiques l'ont amenée à travailler sur les petits arrangements entre notre perception et la réalité. « Dyschromatopsie » – nom scientifique, entre autres, du daltonisme – aborde cette pathologie de la vision colorée tout en posant la question de l'illusion.

« **Dyschromatopsie** », **Fabienne Chaton**, du 15 janvier au 7 mars, Fabrique Pola, Bègles.
www.lelabophoto.fr

IMPRÉVU

La BIP (Bordeaux improvisation professionnelle) est la ligue d'improvisation professionnelle de Bordeaux et du Sud-Ouest, créée en 2010, à l'initiative d'un groupe de comédiens professionnels et improvisateurs, issus de collectifs locaux, et sous l'impulsion de Richard Perret, conseiller artistique. Ses grands rendez-vous sont les matchs d'improvisation. Vendredi 23 janvier : rencontre face à la Suisse, à Floirac, salle M.270, Maison des savoirs partagés. Mardi 27 janvier, création de La BIP s'envoie dans le décor au Café-théâtre des Chartrons.

<https://bipimpro.wordpress.com/>

HAGGIS

Vendredi 16 janvier, à 20 h, le cinéma Jean Eustache de Pessac et Radio NOVA présentent *God Help The Girl*, premier long métrage de Stuart Murdoch, leader de Belle and Sebastian. La jeune Ève écrit des chansons en rêvant de les entendre un jour à la radio. À l'issue d'un concert, elle rencontre James, musicien timide et romantique qui donne des cours de guitare à Cassie, une fille des quartiers chics. Dans un Glasgow pop et étudiant, ils entreprennent bientôt de monter leur propre groupe. La séance sera précédée d'un concert du trio pop Gordon.

God Help The Girl + Gordon, vendredi 16 janvier, 20 h, cinéma Jean Eustache, Pessac.
www.webeustache.com

TERRITOIRES EN PARTAGE,



Maitetxu Etcheverria - Sabine Delcour - Romann Ramshorn

MÉRIGNAC

LAND
SCAPE

Exposition
Vieille Eglise
Saint-Vincent

17 janvier

15 mars

2 0 1 5

Tramway ligne A
Arrêt Mérignac Centre

Entrée libre





Jessica 93 D. R. / White Fences D. R.



YONL © Trains

Comme à son habitude, le festival Bordeaux Rock vient réchauffer la fin du mois. Du 22 au 25 janvier, la (déjà !) 11^e édition propose un florilège de talents d'ici agrémenté d'une poignée de quelques émois nationaux de saison. Une espèce de tour de la ville, version amplifiée, en quatre soirées.

MAGICAL MISTERY TOUR

Pour un touriste de passage, le moyen le plus évident de visiter Bordeaux est probablement ce bus à bord duquel un guide braille des infos en stock en faisant le tour des principales places de la ville. On n'y met pas trop la forme, mais l'essentiel est là, quitte à y revenir plus tard tout seul pour voir un peu mieux de quoi il s'agit. Le même procédé existe pour le Bordeaux des concerts, et c'est l'association Bordeaux Rock qui tient le rôle de l'autochtone. Durant quatre soirées, le festival ambulante amène tout le monde à checker la liste des lieux où il faut traîner pour écouter les bonnes choses. Le Bootleg, l'Heretic Club, l'I.Boat, le Wunderbar, El Chicho, le bar-tabac de Saint-Michel, ainsi que des lieux plus atypiques pour le public rock comme une agence du Crédit Mutuel ou le cinéma art et essai Utopia. Une programmation s'articulant entre instantané de la scène locale du moment et abonnés du circuit indé que le grand public peu familier des clubs ne voit pas forcément à chacun de leurs passages. Car à qui est destiné le festival Bordeaux Rock ? Finalement à ceux voulant un condensé du truc par manque de temps ou par obligation familiale. Aux kids arrivant dans le public pour un passage de témoin. Aux curieux qui ne font pas partie de la scène rock. Aussi, le plateau ne semble pas assez audacieux pour bouger l'habitué, mais ce n'est pas un défaut : ce n'est pas le but de la manifestation. Bordeaux Rock cherche la démocratisation du concert rock. Ouvert à tous sans CV hipster préalable, ouvert partout, dans ses lieux de vie quotidiens. La traditionnelle soirée « Rock en ville » est un appel à la curiosité. On sait où on commence, on ne sait pas bien où on va finir, mais la pérégrination sonne comme une parfaite résolution pour l'année

qui commence : « Je devrais faire ça plus souvent, il y a de bons groupes dans le bouclard. » Ce sera l'occasion d'apprécier la nouvelle donne de la ville (Cockpit, Videodrome, A Call at Nausicaa, Cheap, Docteur Culotte, Levittown) qui viendra espérer prendre la place des groupes locaux plus costauds (J.C. Satàn, Lonely Walk). Eux – on en a maintenant l'habitude – défendront leur place dans un déluge de watts et de mollards voyous. Le public le plus pointu pourra quand même s'enthousiasmer devant les deux locomotives underground de l'affiche : le garage psyché de White Fence, qui fait partie de la galaxie de gens proches du pape Ty Segall, et le noise rock de Jessica 93, qui a fait l'unanimité aussi bien auprès des critiques que du public des clubs indie pourtant toujours bien exigeant.

Arnaud d'Armagnac

White Fence + Volage + Cockpit, jeudi 22 janvier, 20 h 30, Bootleg.

Lonely Walk + Goodbye 20 Hello 30 + Jeanne D4rk + Videodrome, vendredi 23 janvier, 20 h 30, Heretic Club.

Jessica 93 + J.C. Satàn + Radikal Satan, samedi 24 janvier, 19 h 30, I.Boat.

Projection du film de **Jim Jarmusch**, *Only Lovers Left Alive*, avec concert du néerlandais Jozef van Wissem auteur de la bande originale, dimanche 25 janvier, Utopia.

www.bordeauxrock.com

Compilation disponible en CD ou digital, décomposée en deux volets : le versant rock du festival et la scène électronique montante de la ville.

Formation bordelaise cruciale, fondée au début du siècle, Year Of No Light participe à l'événement Fantôme – installation, rencontres, films et sensations soniques – au Rocher de Palmer.

SPECTRE SONORE

« Pour nous, l'idée de départ, c'était de pouvoir présenter à nouveau le ciné-concert que nous avons donné, il y a trois ans, au musée du Quai Branly et de l'insérer dans une proposition plus globale », explique Jérôme Alban, guitariste de Year Of No Light, « et, en tout état de cause, il ne s'agira pas d'un concert classique du groupe. » Le cadre global est celui de la semaine du son, pour laquelle le Rocher de Palmer, associé à l'équipe talençaise de Rock & Chansons, accueille à Cenon le projet « Fantôme », une plongée dans l'histoire de l'enregistrement perçu, de façon plus romantique que technologique, comme « la part fantôme de la musique moderne ».

C'est incontestablement sous le signe des musiques extrêmes qu'a été pensée la soirée de clôture de la manifestation. Conviés pour le live, Bagarre Générale, amis et complices de Year Of No Light, prétendent interpréter du « metal rétro-futuriste », et leurs cuivres sont moins proches des bandes festives que des trompettes de Jéricho. Sous le nom de Baron Oufo, Jérôme Alban, associé à Eddie Ladoire, sommité électro-acoustique, présenteront, en lever de rideau, un ciné-concert sur une vidéo de Nicolas Moulin : musique expérimentale avant-garde drone doom et univers visuel dystopique.

Si l'on demande au combo de décrire sa musique, Johan Sébenne, bassiste, parle de « musique instrumentale, plutôt metal, avec des guitares soniques un peu shoegaze. Disons un mélange de Black Sabbath et de Pink Floyd ! » C'est en tout cas un riff très death metal qui charpente le thème de leur pièce composée sur les images du documentaire ethnographique de Jean Rouch *Les Maîtres fous*. Pierre Anouilh, guitariste, s'emballa à la seule évocation du pape de l'ethnofiction, un « auteur génial ». Point commun entre le moyen métrage présenté et la musique de la formation : la transe, « celle qui naît d'abord en nous, tout à fait égoïstement », reconnaît Pierre, puis celle que provoque « le total dérèglement des sens au travers de l'amplification poussée à fond ».

Guillaume Gwarddeath

Year Of No Light + Bagarre Générale + Baron Oufo, jeudi 29 janvier, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon.

Studio analogique éphémère du mardi 27 au jeudi 29 janvier, salle 1.200.
www.lerocherdepalmer.fr



D.R.

À la fin des années 1990, Mush a profondément marqué la scène bordelaise sur la foi de son rock bruyant et de sa morgue ironique. Quinze ans après sa séparation, le groupe remonte sur scène pour un fulgurant one shot.

QUINQUAS NERVEUX

De quoi Mush était-il le blase ? Plus de vingt ans après leurs débuts, le frontman Bruno Coq, chanteur et guitariste, s'interroge encore. « On nous a étiquetés "grunge" alors qu'on ne l'était pas... On nous a étiquetés "punk" alors qu'on ne l'était pas... On a été étiquetés "amis de Noir Désir" alors qu'on ne l'était pas... » S'ensuit un puissant et inquiétant éclat de rire. Cela a le mérite de nous rappeler immédiatement que l'ironie et la provocation – en plus d'un répertoire brut de décoffrage et taillé pour la scène – ont toujours fait partie de l'arsenal de Mush. Bruno a monté le groupe au tout début des années 1990, à Bordeaux, frustré par le manque de disponibilité, notamment pour les concerts, de certains des membres de son groupe officiel, les tonitrueux Wet Furs. L'explosion Mush s'est aussitôt mise à bastonner et à se faire remarquer avec ses histoires de serial killers et ses hymnes aux actrices de cinéma X. « Avec le recul », synthétise enfin Bruno, « on jouait un joyeux bordel avec un peu de hard rock dedans et un mélange de toutes les bonnes choses qu'on avait écoutées dans les années 1980. » Le tout avec un chant en français, alors que ce n'était pas trop la norme de l'époque, à part peut-être dans le cerveau du ministre de la Culture et de la Francophonie, Jacques Toubon (1993-1995). Basse et batterie étaient tenues par Éric Ferrer et Bruno Cornet, deux ex-Camera Silens. « Les gars de

Camera, c'étaient des gars faits pour nous. Rompus à la scène. Et nous, on allait jouer beaucoup. Mieux valait prendre des anciens que des petits nouveaux. » C'est d'ailleurs sans doute la fatigue des tournées incessantes qui insidieusement a eu la peau de Mush. « À la fin, on n'en pouvait plus, on n'avait plus trop de recul sur ce qu'on faisait », se souvient Bruno. En 1999, tous décident de faire un break. Pas de certitude pour un nouvel album. Le temps passe. Il arrive au quatuor ce qu'il arrive parfois aux couples les plus soudés : le break devient une séparation de fait. Mush en tant que groupe disparaît. Les gars restent potes. Éric et Steph Dory (guitare) continuent le punk rock, en mode underground. Pas de nostalgie de mauvais aloi, donc. Ce concert, début 2015, est juste une façon de marquer le coup de l'anniversaire de l'album *Ex-Colibris*, et d'en revisiter la musique. « On se fait plaisir. Vraiment. Vraiment. Vraiment. » L'occasion de voir ce qu'il est resté chez Mush de cette réputation d'être un peu méchants et un peu provocateurs. « Nous sommes désormais beaucoup plus tranquilles, humainement », tempère Bruno, « même si on veut voir si on bastonne toujours autant. » Avant de conclure, indécrottablement goguenard : « Toutefois, s'il faut taper sur des gens, on le fera. » **Guillaume Guarddeath**
Mush + Cockpit + Sweeper Mind + The Spits, vendredi 30 janvier, 20 h 30, Rock School Barbey
www.rockschool-barbey.com

LE ROCHER
DE PALMER

2015

LAMBCHOP, MAGMA,
YELLE, MILOW,
PIERRE LAPOINTE,
ORANGE BLOSSOM,
DANAKIL,
AKHENATON
IAM ALIVE TOUR
GAVLYN + KEURSPI
+ AKUA NARU,
YOUN SUN NAH,
CÉCILE Mc LORIN SALVANT,
CAMELIA JORDANA,
PIERS FACCINI
& VINCENT SEGAL,
BÉNABAR,
BILLY COBHAM,
MARCUS MILLER,
GUTS (LIVE BAND)...

PENSEZ AU
PASS CONCERTS
3 CONCERTS
POUR 30€*

WWW.LEROCHERDEPALMER.FR
05 56 74 8000

musiques de nuit

Cenon
une nature, des cultures



Difficile d'échapper à son destin quand on voyait le jour, au début des années 1950, dans une famille religieuse du Midwest. Sixième d'une fratrie de sept enfants, Liz McComb se devait d'être ni plus ni moins qu'une chanteuse de gospel, dès l'âge de trois ans.

LE CŒUR À L'OUVRAGE

Ainsi Liz McComb a-t-elle suivi sa bonne fortune, à l'image de ses trois aînées, membres de la chorale de l'Église pentecôtiste. Elle les rejoint pour ce qui fut sa première expérience vocale sérieuse : The Daughters of Zion. Le gospel est bien l'idiome le plus naturel pour la jeune femme, qui rêve de Broadway et de gloire planétaire. Tout en sachant rester humble lorsqu'elle rejoignit incognito la petite église de Cleveland, Ohio, où elle fit ses premières vocalises. Telle est McComb : certainement l'une des plus consacrées parmi les interprètes contemporaines de gospel, mais également une *girl next door* une fois à la maison. Aussi apte à déchaîner les foules avec l'engagement qu'elle met dans sa musique, une totale immersion dans la transe et au-delà, qu'à lâcher une prière intime susceptible de faire chavirer les cœurs. Les tournées qui s'enchaînent la conduisent en France au début des années 1980. Elle y rencontrera un peu plus tard le producteur Gérard Vacher, qui l'aidera à lancer sa carrière pour de bon, car, paradoxalement, c'est le pays des Double Six et de Michel Portal qui aura consacré cette digne héritière de Mahalia Jackson – son idole absolue –, porteuse aujourd'hui d'un héritage qu'elle transcende. En chantant avec la même dévotion une composition de Louis Armstrong qu'un couplet d'Édith Piaf, Liz McComb incarne désormais un concept qu'elle n'a eu de cesse de forger, le « global gospel », expression troisième millénaire de son indéfectible spiritualité. **José Ruiz**

Liz McComb, samedi 24 janvier, 20 h 30, Casino-théâtre Barrière.
www.lucienbarriere.com



À l'image de nombreuses formations, Lambchop sacrifie à la tournée événementielle consacrée à l'interprétation d'un album « culte ». Appât du gain ? Nostalgie ? Reprise d'un classique ? Pour une fois, délaissez les procès d'intention au profit du beau.

MILHOUS

Qualifié, non sans ironie mordante, de « Nashville's most fucked-up country band » par leur propre label, Merge Records, le groupe fondé par Kurt Wagner en 1986 (déjà !) a toujours su semer le trouble quant à sa prétendue identité. Country ? Pop orchestrale ? R'n'B ? Soul ? Alternative ? Certes, les débuts sonnaient avec une belle âpreté, mais, rapidement, tous les styles précédemment cités se sont fondus avec une rare grâce dans l'ADN d'un des plus beaux trésors americana contemporains. Il faut dire que la formule avait trouvé son équilibre dès 1998 avec le sublime *What Another Man Spills*, disque de haut raffinement, dont l'équivalent serait à chercher dans la discographie de Tindersticks. Ainsi, deux ans plus tard, le charpentier à l'éternelle casquette *blue-collar* convoquait 13 musiciens, une chorale, une section de cordes et quelques invités pour donner vie au cinquième opus d'une discographie irréprochable. Baptisé en l'honneur du 37^e président des États-Unis, Nixon – nullement un concept album consacré à l'infortuné Tricky Dicky, nonobstant l'abondante bibliographie en annexe du livret intérieur – s'est immédiatement imposé comme l'un des sommets de ce nouveau siècle, plébiscité par la presse et le public, particulièrement en Europe. Entre Terry Callier, Curtis Mayfield, Townes Van Zandt, introspection et gothique pastoral, Lambchop a mis tout le monde à genoux sans coup férir. Les Américains ont une expression consacrée en la matière : « a milestone »... Up our lives today ! **Marc A. Bertin**

Lambchop, vendredi 23 janvier, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr



GLOIRE LOCALE

par **Guillaume Gwardeth**

À la fois intimiste et capable de faire preuve de nerfs sur scène, le quintet indie pop folk A Call At Nausicaa fait de plus en plus résonner sa voix sur Bordeaux et au-delà.

CALL GIRLS (& BOYS)

Folk, oui. « Mais on n'est pas des hippies », insiste Édouard, trompettiste et percussionniste, faisant se marrer les autres membres du groupe A Call At Nausicaa. S'ils citent Nick Drake et Bob Dylan au rayon des vieilles influences, tous semblent se retrouver autour des albums de Sufjan Stevens, Grizzly Bear et même, après hésitation, Arcade Fire. « Juste des groupes appréciés », précise Édouard, « tout est ensuite affaire de bonne restitution de ce qui peut nous marquer. »

De fait, la veine pop folk branchée sur le cœur de A Call At Nausicaa est plutôt moderne – en outre enrichie d'une culture classique qu'apportent les filles des cordes, Marjorie au violon et Élixa au violoncelle. « Les influences classiques touchent surtout le mode de jeu, et pas forcément l'écriture des morceaux », explique la celliste, qui picore aussi dans l'héritage de la musique contemporaine, « comme jouer avec le bois de l'archer sur les cordes ou faire des effets de saturation en écrasant le son ».

La sortie de leur EP a été un incontestable succès. Une après-midi originale de sessions acoustiques dans le Wunderstudio garé au pied de la flèche Saint-Michel, suivie d'une release party électrique à l'I.Boat, où il était flagrant que l'intérêt pour le groupe dépassait largement le cercle des amis et des amis des amis. « Une très bonne surprise », de l'avis général. Essai local transformé par une release party nationale à la Flèche d'or, à Paris.

2015 sera l'année des tournées et des festivals. À la manière de la vidéo de leur single *The Day*, on imagine pour eux un avenir simple et joyeux, sans doute de manière fidèle à ce qu'ils sont, à la scène comme à la ville.

My Home A Forest, A Call At Nausicaa, Velvet Coliseum.

POINT D'ORGUE

par **France Debès**



Darrell Ang © Gaëlle Hamalian-Tesud



© Philippe Guillaume

DÉMENCE

Que Nijinsky, danseur et chorégraphe, ait puisé son génie dans une folie chronique, que sa correspondance alimente les créateurs, que la musique tente de pénétrer cet univers, autant d'éléments tentants pour un compositeur contemporain. Detlev Glanert, qui n'est pas fou, s'empare du livret tiré des *Carnets* du natif de Kiev et crée un opéra de chambre avec deux chanteurs, deux comédiens, deux danseurs et orchestre.

Le sujet tiré de son journal évoque les méandres de la raison défaillante du célèbre danseur, ses doutes, ses délires, ses martelages verbaux pour désarticuler le sens. L'œuvre tourne autour de la désintégration du langage et de la perte d'identité. Ses carnets, écrits en 1919, à l'âge de 33 ans, en Suisse, où il résidait avec sa femme, précèdent son premier internement. La chorégraphie intime qui mène Nijinsky à la démence prête un terrain « tentant » à une mise en scène déjantée. Carolyn Sittig, qui signe cette mise en scène, a déjà prouvé ses dons auprès de Laura Scozzi dans une production mémorable de *La Flûte enchantée* de Mozart, à Bordeaux. Rappelons qu'on y vit une Reine de la nuit sortir enivrée et chancelante du night-club d'une station de ski, bouteille de champagne à la main, et épinglant comme des bulles les célèbres notes de son air acrobatique. Detlev Glanert, compositeur du *Journal de Nijinsky*, se revendique de Ravel ou de Mahler, mais a travaillé à Cologne avec Hans Werner Henze. L'œuvre est un mélange de prose, de mélodrame et de théâtre musical. Créé à Aix-la-Chapelle, en 2008, cet opéra sera donné pour la première fois en France à Bordeaux.

Le Journal de Nijinsky, direction musicale : Darrell Ang ; mise en scène : Carolyn Sittig ; mercredi 21, jeudi 22 et vendredi 23 janvier, 20 h, dimanche 25, 15 h, Grand Théâtre. Rencontre avec les artistes de la production mardi 20 janvier, à 18 h. www.opera-bordeaux.com

RAPIDO

Rencontre-conférence pour apprendre sur **György Ligeti**, compositeur autrichien, qui n'est pas seulement le musicien préféré de Kubrick, mais un maître du temps et de l'espace. Fermer les yeux pour l'écouter, mais les ouvrir avec l'ouvrage de Simon Gallot : *György Ligeti et la musique populaire* (éditions Oymétrie). Et, pour mieux l'approcher, Séverine Garnier dissèque *Lontano*, œuvre d'une douzaine de minutes, mardi 20 janvier, à 18 h, dans le foyer rouge du Grand Théâtre • Fous de tango, tous au Casino-théâtre Barrière avec de vrais musiciens de cœur argentin pour le fiévreux **Tango Pasión**, dimanche 18 janvier, à 17 h 30 • Amateurs de jazz, **le Big band du Conservatoire de Bordeaux** s'exporte au centre Simone-Signoret de Canéjan, samedi 17 janvier, à 20 h 30.

BAROQUE

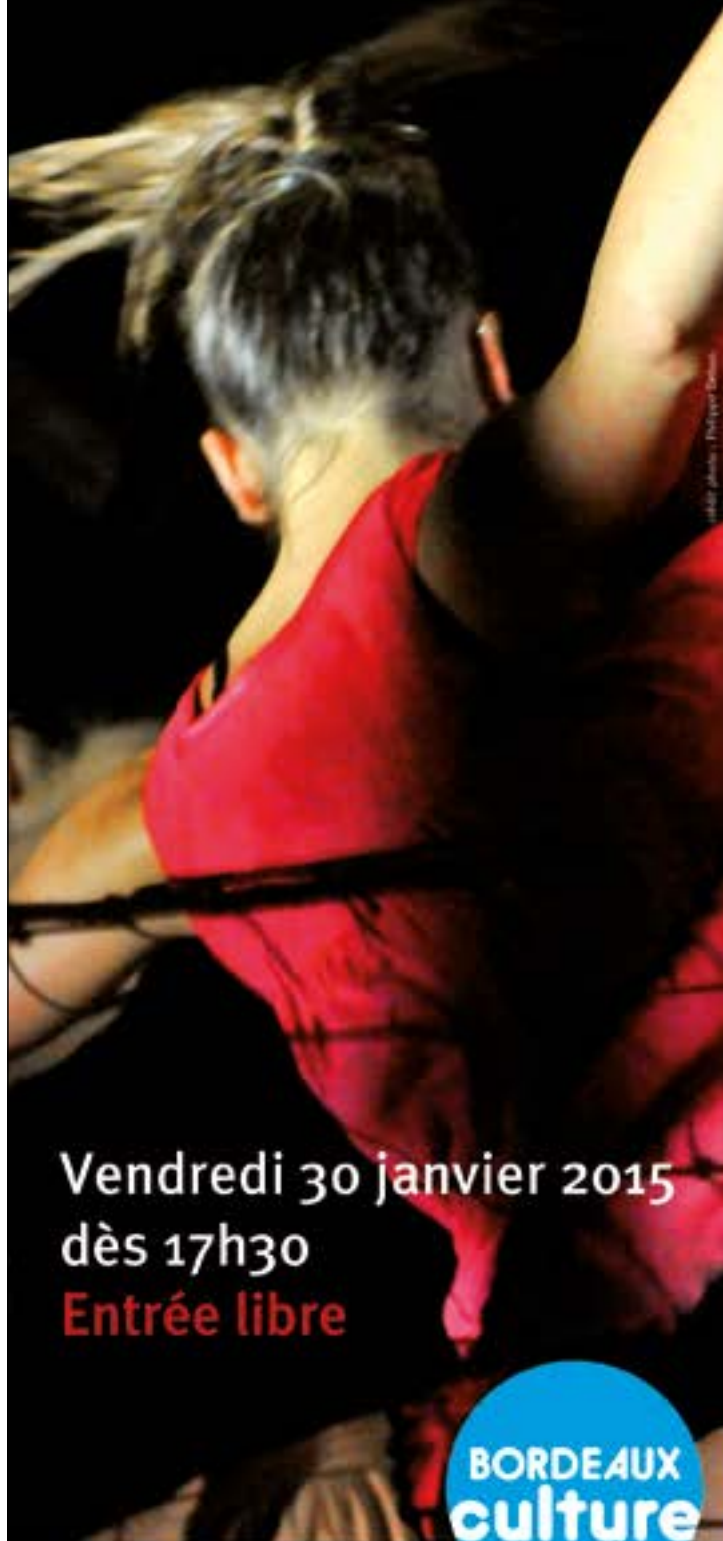
Diapason d'or et Choc de Classica chez nos magazines spécialisés, l'enregistrement des concertos d'Arcangelo Corelli par Amandine Beyer et son ensemble Gli Incogniti remporte tous les suffrages. Ils seront sur scène bien vivants au Théâtre des Quatre Saisons. Les musiciens y poursuivent une résidence qui bénéficie à tous : amateurs et étudiants des établissements proches ou formation des candidats au professionnalisme (master classes).

La formule leur réussit et la fidélisation d'un public qui ne s'y trompe pas génère une meilleure qualité d'écoute et de connaissances. Tout le monde y gagne, tant que le programmateur ne se mélange pas les pinceaux. Ce qui pourrait être le cas avec la nouvelle idée de glisser un apéritif d'un tout autre répertoire que celui de la soirée dans le paquetage du concert prévu. Hors sujet ne veut pas dire inintéressant, mais le public, qui garde encore le droit de choisir le thème de son concert, est respectable dans ses goûts ; lui imposer un passage obligé dans un tout autre répertoire n'est pas dans la charte du programme.

Le prélude du prochain concert impose un tour sur des rives contemporaines. L'expérience est à l'étude. Le public au baromètre. Du coup, le concert, enrichi, démarre à 20 heures.

Amandine Beyer et l'Ensemble Gli Incogniti, avec en prélude une Carte blanche à l'Ensemble orchestral et sonore de musique résolument contemporaine, UN, jeudi 29 janvier, 20 h, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com

LA NUIT DES CONSERVATOIRES



Vendredi 30 janvier 2015
dès 17h30
Entrée libre

BORDEAUX
culture

LES CONSERVATOIRES
SE FONT ENTENDRE !

CONCERTS - SPECTACLES
PERFORMANCES - ATELIERS
COURS PUBLICS & INTERACTIFS...

CONSERVATOIRE
DE BORDEAUX
JACQUES THIBAUD

22 quai Sainte Croix - Bordeaux
Action culturelle : 05 56 33 94 55





Adams Dennis, Malraux's Shoes, 2012.



Suzanne Treister, Le Puits - pavillon, Jacques Ellul © B.O.L.D./Éric Troussicot architecte

Le Frac Aquitaine présente « À vue de nez, à vue de pied », exposition des œuvres de cinq artistes de la collection – Dove Allouche, Pierre Leguillon, Dennis Adams et Kerstin Brätsch et Debo Silers – qui explorent des zones souterraines, parfois opaques, de l'histoire passée.

SIX FEET UNDER AU LONG COURS

Engagés dans un programme d'actions s'intéressant aux liens entre l'art et l'archéologie, le Frac Aquitaine et sa directrice Claire Jacquet ont choisi avec cette nouvelle proposition de montrer des œuvres convoquant les réminiscences d'une mémoire enfouie dans l'inconscient individuel et collectif, dans la culture commune comme dans les strates psychiques ou géologiques du socle sur lequel s'édifie le présent.

Concrètement, certaines pièces engagent un rapport direct avec le sol. Ainsi, quand Dove Allouche, dont le travail est fortement marqué par le passage du temps, donne à voir de nouvelles pièces grand format inspirées de sondages géologiques, la vidéo *Malraux's Shoes* de l'artiste américain Dennis Adams montre le plasticien, lui-même dans la peau d'André Malraux, entouré d'images qui jonchent le sol. Le décor de la vidéo est ici la reconstitution d'une célèbre photo montrant le légendaire ministre de la Culture dans son bureau avec les planches de son livre *Le Musée imaginaire* étalées à ses pieds. Tandis que la caméra balaie le sol, on entend un monologue de Dennis Adams entremêlant des sujets relatifs à l'époque de Malraux et le surgissement presque loufoque de considérations personnelles, de marmonnements et de délires. Les glissements de registre entre ces deux discours, intime et historique, troublent la compréhension de l'ensemble, qui semble à la fois dense et complexe, presque incohérent.

De son côté, Pierre Leguillon présente *La Grande Évasion 2*, une œuvre tout récemment acquise par l'institution. Artiste connu pour ses activités de diaporamiste, Leguillon travaille depuis de nombreuses années autour de la notion d'archives, de documents, de reproduction d'œuvres et plus largement

du statut même des images. Conçue dans une première version à la suite d'une commande du musée de la Danse de Rennes, *La Grande Évasion 2* est une installation donnant à voir un ensemble d'images liées à la danse et plus largement au corps en mouvement. Par leur diversité, ces photographies déjouent la notion de catégorie et contribuent à élargir le champ de ce que l'on considère être de la danse. Près de 300 images ainsi collectées par l'artiste sont présentées dans une architecture de 48 boîtes en acier brossé, disposées au sol sur trois niveaux. Modulable et réversible, l'installation est composée d'éléments qui remplissent ainsi la triple fonction de conservation, de socle et de présentoir. Chaque boîte est dévolue à une thématique liée de près ou de loin au corps dansant – « ballerines », « géométrie », « mêlées – harpies », « teaching », « couple », « portés »... On peut voir des gens qui dansent, des personnalités comme des anonymes, et d'autres qui jouent ou travaillent. Ce dispositif évoque selon Leguillon « une maquette, celle d'une ville ou du bâtiment d'un musée avec des départements en extension. Les images sont disposées selon un principe d'analogie formelle, certaines se font face. Le spectateur est amené à se déplacer autour de l'installation pour en regarder tous les contours. Par sa circulation, il active l'œuvre, met les images en mouvement et crée de nouvelles configurations dans l'espace. *La Grande Évasion 2* devient ainsi la partition d'une danse à inventer. » **JC**

« À vue de pied, à vue de nez – Une exposition vraiment "underground" », du vendredi 16 janvier au samedi, 18 avril, Frac Aquitaine. www.frac-aquitaine.net

Le 1^{er} décembre 2014, la Communauté urbaine de Bordeaux dévoilait son ambitieux projet de commande publique artistique menée autour du fleuve. Intitulée « commande Garonne » et associée à la fabrique de la future métropole, l'opération, dont la réalisation se déroulera jusqu'en 2018, réunit une quinzaine de plasticiens internationaux.

VOYAGE AU LONG COURS

À l'instar de la commande d'œuvres d'art associée à l'aménagement du tramway, la Communauté urbaine de Bordeaux (Cub) a engagé depuis 2012 un nouveau volet de commande publique artistique autour des grands chantiers touchant au corridor de la Garonne. Amorcée au cours des réflexions menées autour des nouveaux franchissements du fleuve, le pont Jacques-Chaban-Delmas et le projet de pont Jean-Jacques-Bosc reliant Bordeaux et Bègles à Floirac, la « commande Garonne » s'inscrit dans la volonté affichée par La Cub d'associer des artistes à l'invention de la future métropole européenne.

Le comité artistique animé par Catherine David – actuelle directrice adjointe du Musée national d'art moderne – souhaite un projet laissant la place « à des propositions formelles originales ». Il s'agit de ne pas se cantonner à l'installation d'objets sculpturaux dans l'espace public, mais d'envisager une multiplicité de médias incluant des formes participatives, du texte ou de la vidéo.

Parmi la sélection très cosmopolite, la Britannique Simone Treister et la Française Bettina Samson ont présenté leur proposition au public présent au CAPC le lundi 1^{er} décembre 2014. Peter Friedl et Simohammed Fettaka, eux, ont vu leurs propositions validées en conseil de Cub le 19 décembre dernier. Elles constitueront donc les deux premières réalisations. Le projet de l'Autrichien Peter Friedl, dont le travail a fait l'objet de différentes expositions monographiques, notamment au Kunsthalle de Bâle, en Suisse, en 2008, est la mise en œuvre d'une croisière sur la Gironde vers une île en voie de disparition. Sur place serait projetée une adaptation filmée de la pièce de Marivaux *L'Île des esclaves*. Une invitation au voyage, en quelque sorte, évoquant dans un dispositif presque irréel et mouvant l'implication de la ville de Bordeaux dans la traite négrière Atlantique.

De son côté, le Marocain Simohammed Fettaka travaille à la réalisation d'un film inspiré par la vie du philosophe Friedrich Hölderlin. Figure moderne de l'étranger absolu, Hölderlin est ici incarné par deux personnages nouvellement installés à Bordeaux. Farid, jeune homme ambitieux, et Rachid, plus solitaire, au fil de leurs quêtes existentielles, voient leurs parcours converger vers la Garonne, révélant une « progression narrative où la rivière devient de plus en plus liée à une idée de frontière qui repousse les hommes ». **JC**

Liste des artistes invités à travailler sur le projet : **Simohammed Fettaka, Peter Friedl, Hideaki Idetsuki, Julia Rometti et Victor Costales, Bettina Samson, Suzanne Treister, Danica Dakić, Shaina Anand et Ashok Sukumaran, Andreas Fogarasi, Olaf Nicolai, Louidgi Beltrame** www.lacub.fr/nature-cadre-de-vie/commande-artistique-garonne

Associée au photographe Joan Bardeletti, une équipe de chercheurs de Sciences Po Bordeaux/ Laboratoire « Les Afriques dans le monde » étudie depuis 2008 l'émergence des classes moyennes africaines. Le musée d'Aquitaine donne à voir et à lire un état des lieux de ces recherches.

MUTATIONS EN VUE

C'est une Afrique connectée et urbaine que l'on découvre en déambulant dans l'exposition. Un continent qui, malgré les disparités culturelles, économiques et politiques d'un pays à l'autre, s'est transformé dans un même élan au rythme des évolutions économiques et sociales adossées à une croissance ininterrompue depuis ces quinze dernières années. Résultat : près de 350 millions d'Africains disposant d'un revenu journalier compris entre 2 et 4 dollars sur les 1,1 milliard d'habitants recensés font partie de cette classe moyenne naissante, décrite comme « très hétérogène » par Comi Toulabor, directeur de recherche LAM/ Sciences Po Bordeaux et co-commissaire de l'exposition. Le phénomène a plusieurs visages, et c'est de cette diversité dont rendent compte tour à tour les textes et les photographies. Sont donnés à voir les conditions de vie, les différents emplois qui viennent compléter le travail principal, le rapport aux religions, l'équilibre à trouver entre les traditions sociales et la vie « moderne », l'accès aux loisirs, à la santé, mais aussi à la scolarité des garçons comme des filles... L'existence d'un sentiment d'appartenance à la classe moyenne semble négligeable à ce jour, ce groupe n'ayant pas encore une identité sociale commune et homogène. Quant au désir d'ascension sociale, il est là, comme en témoigne cette photographie montrant en Afrique du Sud deux jeunes femmes s'offrant chaque mois un repas dans un restaurant chic et



Photo: Joan Bardeletti

cher au-dessus de leurs moyens. Les efforts pour ne pas retomber dans la pauvreté sont quotidiens et importants. « Ces personnes sont dans la petite prospérité à la lisière de la pauvreté », précise Comi Toulabor. Les revenus complémentaires sont parfois nombreux au sein d'une même famille : location d'une pièce de la maison, vente de poulets élevés sur place, vente de plats cuisinés à la sortie des usines, produits de l'exploitation du champ familial en brousse, etc.

La combinaison sciences sociales et photographie est fertile. Les clichés contribuent largement à intercepter et à montrer la complexité de ce thème de recherche, de sa transversalité et de ses différentes réalités sociales. À travers l'exemple d'un portrait, d'un environnement ou d'une situation, les images permettent d'exemplifier les enquêtes de terrain, les témoignages, les chiffres, les outils statistiques et les analyses des chercheurs bordelais. L'exposition déroule une histoire contemporaine, générationnelle, encore peu documentée : celle d'un groupe au périmètre changeant et fragile, saisi ici au cœur d'une Afrique en pleine projection. **MC**

« Les classes moyennes en Afrique », jusqu'au dimanche 22 février, musée d'Aquitaine.
www.musee-aquitaine-bordeaux.fr

**ALLEZ-Y
ENSEMBLE ET EN
BUS !**

**DES SOURIS ET DES
HOMMES**

**LE CARRÉ - LES COLONNES
SAINT-MÉDARD-EN-JALLES
BORDEAUX ET CUB**

15-31 JANVIER

*Navettes gratuites
Bordeaux / Saint-Médard-en-Jalles
les 15 et 20 janvier
au départ des Quinconces*

**FESTIVAL 30/30
LES RENCONTRES DE
LA FORME COURTE**

BORDEAUX - BOULAZAC

24 JANVIER - 4 FÉVRIER

*Navettes gratuites
Bordeaux / Boulazac
le 27 janvier au départ
de la Porte de Bourgogne*



150
**ÉVÉNEMENTS
APPLAUDIS &
SOUTENUS PAR LA
RÉGION
AQUITAINE**

aQUITAINE
en
scène



**RÉGION
AQUITAINE**

aquitaineenscene.fr



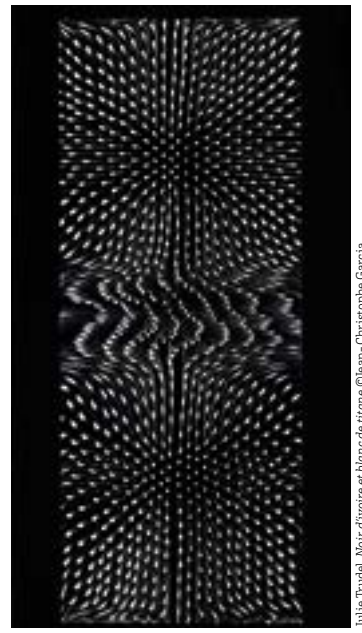
D. R.



© Simon Rayssac



© Ernest Pignon Ernest D. R.



Julie Trudel, Noir d'ivoire et blanc de titane ©Jean-Christophe Garcia

CAPRICES DES STORES

Dans la vitrine de l'espace Le Rezdechaussée, Julien Goret a conçu une installation composée de stores qui, depuis la rue, dévoile ou cache l'espace d'exposition aux passants. Le cahier des charges fixé par Christine Peyrissac, fondatrice du lieu, était simple : l'œuvre devait générer des interactions avec l'espace public. Le dispositif est composé de dix « lattes » de papier calque couvrant les deux mètres cinquante de hauteur de la vitrine. Chacune d'elles est reliée à un capteur permettant de réagir à la présence des promeneurs qui s'arrêtent devant. Les lames peuvent pivoter, tantôt en laissant voir l'intérieur, tantôt en l'occultant. Le store génère des relations avec l'extérieur en réagissant à la présence du regardeur. « *C'est un dispositif camouflé mais pratique. Il interpelle les gens. La nuit tombée, il servira d'écran de projection et retrouvera de jour son aspect opalescent. Je me définis comme un "maker". Mes projets ont toujours une finalité pratique que j'articule avec un propos. Ce rideau, dont je mettrai les plans en libre accès sur Internet, est aujourd'hui dans cet espace. Il servira peut-être un jour à réguler la température dans une serre. Pourquoi pas ?* » explique le plasticien.

« **Pièce unique** », **Julien Goret**, Le Rezdechaussée, 66, rue Notre-Dame, Bordeaux. www.rezdechaussée.org

LE CŒUR A SES RAISONS

Il ne se définit pas comme un plasticien, le mot ne lui convient pas, mais plutôt comme un artiste. Simon Rayssac est un touche-à-tout. Formé à l'École des beaux-arts de Bordeaux, aujourd'hui âgé de 31 ans, venant de la peinture, ayant fait aussi de la vidéo, sa recherche formelle semble s'apparenter à celle d'un sculpteur concentré sur les rapports de couleurs, de formes, de matières. Il présente, dans une pièce d'environ 16 m², aux murs peints en rose, des bustes accrochés sur les cimaises réalisés en mousse polyuréthane, ornements de plastrons en cuivre souple, cohabitant avec des couples de figurines humaines disposés sur un socle mou. Des rideaux tombant du plafond délimitent un périmètre au centre de l'espace. Un peu partout, des motifs de dés sont représentés. Cet environnement un brin conceptuel, inspiré en partie du film de Man Ray *Les Mystères du château du Dé* (1929), soulève des problématiques existentielles liées aux sentiments amoureux, à la question du hasard, à celle des choix à faire, à ce qui s'impose à nous. Ce petit espace où Rayssac montre son travail n'est ni une galerie, ni un lieu d'exposition permanent. Il s'agit d'une pièce aménagée dans un appartement où l'essentiel est divisé en quatre ateliers d'artistes qu'occupent Yves Briand, Xavier Ferrère, Charlie Devier et Simon Rayssac. Il devrait y avoir régulièrement des expositions personnelles ou collectives, mais « *c'est avant tout un espace de travail* », précisent les intéressés.

« **Dans le rose** », **Simon Rayssac**, du samedi 17 au jeudi 29 janvier, au fond du magasin Vidji, 1^{er} étage, escalier B, 125, rue Sainte-Catherine.

UN ART DE LA SITUATION

La galerie Arrêt sur l'image accueille Ernest Pignon-Ernest, pionnier de l'art urbain, qui, depuis ses débuts dans les années 1960, a fait de la rue le lieu d'expression éphémère préfigurant le street art. Né à Nice en 1942, le plasticien s'est fait connaître dans les années 1970 avec des séries marquantes liées à des sujets politiques, comme celles sur les fusillés de la Commune de Paris (1971), sur l'avortement (1975) ou encore sur les expulsés (1977). Ses interventions – sérigraphies ou dessins originaux à taille humaine en noir et blanc – s'insèrent dans des lieux publics préalablement repérés. « *Je me saisis de la rue comme d'un objet plastique. Quand je choisis le lieu, j'essaie de comprendre l'espace, la lumière, la texture des murs et tout ce qui ne se voit pas, la mémoire enfouie, l'histoire. J'essaie de révéler sa force suggestive.* » L'exposition présentée ici propose un ensemble de photographies, à la fois œuvres, témoignages ou souvenirs, constituant la seule trace des formes particulières d'apparition dans l'espace public de ces images à la mort programmée. Ainsi, le cliché de cette sérigraphie inspirée de *La Liberté ou l'amour !* du poète Robert Desnos, collée dans la nuit devant l'entrée du jardin des Tuileries, donne à voir l'image fantasmée d'une Louise Lame totalement nue chevauchant un homme en costume sombre. Une vision érotique grandeur nature que les services de la ville avaient jugé bon de retirer dès leur passage au petit matin.

« **Ernest Pignon-Ernest** », du jeudi 22 janvier au samedi 14 mars, galerie Arrêt sur l'image. www.arretsurlimage.com

PEINTURE-MOUVEMENT

La galerie des Étables accueille un projet curatorial de l'association Zébra3 composé d'une exposition de la jeune plasticienne québécoise Julie Trudel et d'une restitution partielle de l'installation vidéo *Jour blanc*, conçue par la Bordelaise Julie Chaffort lors de sa résidence au Centre d'art Clark, à Montréal, en septembre 2014. Accueillie à Bordeaux par Zébra3 dans le cadre d'un programme d'échanges avec le Québec, Julie Trudel présente une série de peintures abstraites grand format, réalisées pendant sa résidence. Le noir d'ivoire et le blanc de titane sont ici les deux seuls pigments utilisés. « *Ma pratique de la peinture abstraite s'attarde à la couleur dans sa dimension matérielle* », précise l'artiste. Elle s'impose des protocoles techniques, explore la matière, la dilue et crée des compositions basées en partie sur le hasard. Répandus sur des supports de plexi courbés, les points de peinture sont mus par des mouvements contraires et aléatoires. Le noir et le blanc, l'ordre et le chaos, la contrainte et la liberté se côtoient. Les expérimentations picturales de Julie Chaffort s'adressent, elles, aux sens du spectateur, rompent toute symétrie, créent des effets d'optiques et des ambiguïtés perceptives.

« **Noir d'ivoire et blanc de titane** », de **Julie Trudel** et « **Jour blanc – restitution partielle** », de **Julie Chaffort**, jusqu'au samedi 24 janvier, galerie des Étables.

RAPIDO

Les photographes **Audrey Darconnat** et **Cyril Jouison** sont à l'honneur de la galerie 5F, vernissage le 9 janvier à 19 h, www.atelier-galerie5f.wix.com • Prochain départ du **Bus de l'art contemporain** le dimanche 4 janvier, pour un nouveau circuit à travers les expositions du moment dans les lieux d'art de la ville ; renseignements auprès du kiosque Bordeaux-Culture : 05 56 79 39 56 • **Anne-Sophie Dinant** donnera jeudi 15 janvier, au CAPC, à 12 h 30 et à 18 h, un cours d'histoire de l'art sur le thème : « Images en mouvement : l'émergence de l'art vidéo au Brésil dans les années 1970 » • Le **Frac Aquitaine** propose une journée de formation professionnelle, vendredi 30 janvier, de 10 h à 17 h 15, sur le thème « Le commissariat : des grands classiques aux cas pratiques », avec pour intervenants : Élodie Royer (commissaire indépendante), Emmanuel Latreille (directeur du Frac Languedoc-Roussillon), François Loustau (commissaire d'exposition), Daniel Gonzalez (attaché de conservation au musée d'Aquitaine) et Didier Arnaudet (commissaire de la Biennale d'Anglet et de La Forêt d'art contemporain, critique d'art) ; frais de participation : 17 €.



© Maitextu Echeverria

Les images des photographes Sabine Delcour, Maitextu Echeverria et Romann Ramshorn sont réunies à la vieille église Saint-Vincent de Mérignac. Elles ont en commun de livrer un point de vue contemporain sur la Haute Lande.

IDENTITÉ D'UN TERRITOIRE

Les trois artistes ont été invités, en raison de la singularité de leur approche, à participer, sous la forme d'une résidence de trois semaines au cours de l'hiver 2014, au projet «Land[scape]» piloté par Frédéric Desmesure, qui assure également la direction artistique de la Maison de la photographie de Labouheyre, dans les Landes. L'objectif étant, d'ici à 2019, de constituer une collection de photographies réalisées par des auteurs aux approches différentes afin de contribuer à définir l'identité de ce territoire méconnu.

Le premier chapitre, donné à voir à Mérignac, rend déjà compte de l'hétérogénéité des propositions et de la cohérence de cet ambitieux projet. Les paysages saisis par Sabine Delcour restituent, comme souvent dans son travail personnel, le chemin que se fraye le regard dans la nature. On est ici du côté de la fiction ou de l'espace mental. Pour y parvenir, la technique est importante, comme l'usage d'une chambre photographique, de bascules et de décentrement optique permettant de générer des zones flous et nettes. «Elle est allée dans le ventre de la forêt», observe Frédéric Desmesure.

Pour Maitextu Echeverria, la représentation de la Haute Lande semble plus «mordante», portant sur la confrontation entre les réalisations de l'homme et la nature. L'effort repose ici sur la manière de mettre en évidence l'ambiguïté d'un contexte,

son ressort hasardeux ou artificiel. Le sentiment d'avoir affaire à un décor n'est jamais loin dans ses images. Quant à Romann Ramshorn, son approche en noir et blanc paraît plus directe, cherchant à témoigner de la beauté d'un site à travers une réelle maîtrise du grain et des contrastes. Si le projet «Land[scape]» est accompagné par les collectivités sur les cinq années à venir, près d'une vingtaine d'auteurs, principalement des photographes, mais aussi des preneurs de son et des écrivains, devraient se relayer en résidence. Interrogé sur le devenir de ce projet, Frédéric Desmesure répond : «Les cinq saisons devraient fournir un vaste corpus de photographies et de documents du début du XXI^e siècle, comparable en partie à l'héritage landais du XIX^e siècle Félix Arnaudin a légué à notre culture et à notre histoire. J'ai très envie que l'intégralité de ce projet soit un jour exposée au musée d'Aquitaine, où près de trois cents tirages et 2 500 plaques photographiques d'Arnaudin sont conservés.» **JMC**

«Territoires en partage, Land[scape]», Sabine Delcour, Maitextu Echeverria et Romann Ramshorn, du samedi 17 janvier au dimanche 15 mars, vieille église Saint-Vincent, Mérignac. www.merignac.com

festival international arts de la scène #8

des souris, des hommes

15 / 31 jan 2015

www.lescarré-lescolonnes.fr

[/carrcolonnes](https://www.facebook.com/carrcolonnes) [#carrcolonnes](https://www.instagram.com/carrcolonnes)

05 57 93 18 93 / 05 56 95 49 00

8 lieux partenaires bordeloux-métropole

9 pays représentés

Liban
France
États-Unis
Portugal
Québec
Autriche
Suisse
Belgique
Finlande

16 spectacles

Collectif Yes Igor / Danya Hammoud / Superamas / Zachary Oberzan / Ouvre Le Chien / La Chèvre Noire / Martin Schick + Francois Gremaud + Viviane Pavillon / Ana Borralho + João Galante / Vincent Dupont / Ouïe Dire / Fanny de Chaillé / Collectif Mad + Galapiat Cirque / Théâtre de La Pire Espèce / Pamina de Coulon / Pension de Famille

pass festival
à partir de 2 spectacles
9 € le spectacle

LE CARRÉ LES COLONNES
SCÈNE CONVENTIONNÉE

Logos of various cultural institutions and sponsors at the bottom.



©Frédéric Desmesure



Supermax D. R.

Tchekhov en version comédie musicale, il fallait oser. Le collectif *Yes Ygor* l'a fait. Au Grand Théâtre, qui plus est. Après *Hamlet en play-back*, ces grands admirateurs de Spike Jones reviennent avec *Encore heureux*. Entretien dual avec Monsieur Gadou et sa secrétaire, l'historique cheville ouvrière du gang. *Propos recueillis par Pégase Yltar*

MOUETTE & CHANSON : CHAMPAGNE !

Après Shakespeare, une comédie musicale... Quelle idée ?

Après le play-back, on s'est dit qu'on pouvait rebrancher le micro. Et la comédie musicale s'est naturellement imposée. On s'est tout de même tâtés sur l'opérette. Néanmoins, on a proposé ce genre moins savant, plus libre, même s'il est codifié d'une façon fort moche.

Vous avez écrit que vous tentiez de « poser les limites du genre ». Qu'entendez-vous par là ?

On fait comme d'habitude : prendre un principe et le démonter. On essaie de voir où on peut aller dans tous les sens, puis on remonte. C'est aussi un sous-genre en soi, le spectacle en train de se faire, la mise en abyme. Mais on va un peu plus loin...

Vous prenez aussi un texte qui n'a pas l'air idéal pour pousser la chansonnette...

On ne prend pas un texte, mais une trame. Ou un écho, ce qui est très tchékhovien. Dans notre précédent spectacle, il y avait une mouette empaillée. On voulait qu'elle joue encore. Tchekhov était une évidence. Après, on a lu *La Mouette*, et ça raconte exactement ce qu'on voulait : des histoires d'ambitions artistiques ratées, cette troupe de seconde zone qui se trompe de sujet. D'ailleurs, à l'origine, Tchekhov souhaitait écrire une comédie. Encore raté...

Comment avez-vous élaboré le livret ?

Ce sont des chansons. Des chansons qui parlent à tout le monde. Des chansons en français dans un univers musical pop-pauvre, minimal. Elles sont écrites sur mesure (composées par M. Gadou, coécrites avec Isabelle Jelen [ndlr]) pour des interprètes qui ne sont pas chanteurs. Celui qui sait chanter deux notes, on lui a fait une chanson avec deux notes. Celui qui n'a pas de mémoire, une chanson avec trois mots. Ainsi de suite. C'est aussi une réflexion sur le tube, et, ici, il n'y a que des tubes. Le but est que les gens chantent les morceaux en sortant. D'ailleurs, on a un projet de vinyle.

Vous parlez de minimalisme, mais on a l'impression d'une montée en puissance, c'est une grosse production...

Chaque fois, on envisage un spectacle avec rien et on finit avec plus. Ceci dit, il n'y a pas grand-chose. Juste le nécessaire. On est plus nombreux. Outre nous deux, Pierre Lachaud, Bruno Lahontâa, les habitués, on a embauché trois spécialistes : Andrea Sitter, une danseuse pour les chorégraphies – bon, c'est plutôt de la non-danse –, Christophe Cattoen, un responsable des effets spéciaux, et Manuel Coursin, un responsable des effets sonores. Tout ce petit monde est amené à danser et à chanter. Chœur, ballet, orchestre : ils feront tout !

Vous jouez au Grand Théâtre et vous êtes coproduits par l'Opéra de Bordeaux. Qu'est-ce que cela change ?

Ça nous a permis une partie de la production, avec le CréaFonds et l'Oara. On espère que ça incitera d'autres organisateurs à acheter le spectacle. Comment ça s'est fait ? On est allés les voir, on leur a demandé. Ils avaient aimé notre *Hamlet* ; on est tombés au bon moment... Le lieu, c'est une contrainte avec laquelle on travaille. On n'est pas rendus, mais c'est excitant. En parallèle, on a fait une forme de récital, *C'est déjà ça*, qui peut tourner dans les petits lieux.

Pourquoi ce titre *Encore heureux* ?

Nous l'avons choisi pour ce qu'il contient d'heureux et de désapprobation nonchalante. D'ailleurs, la formule est intraduisible dans une autre langue. Comme le sous-titre *Spectacle gai*. C'est l'expression belge pour dire : « *Bof. C'est sympa.* » Il faut dire ça en tirant la gueule.

Encore heureux, collectif Yes Ygor, vendredi 30 et samedi 31 janvier, 20 h, Grand Théâtre ; jeudi 5 février, 20 h 30, Le Champ-de-Foire, Saint-André-de-Cubzac.
www.opera-bordeaux.com
www.lechampdefoire.org

Du talent, de l'audace et des créateurs internationaux au service de toutes les disciplines des arts de la scène. Telle s'annonce la 8^e édition du festival hivernal *Des souris, des hommes*. Et ludique aussi, promet-on.

L'AIR DU TEMPS

Initiée en 2008 par le Carré des Jalles, la manifestation a fait son trou, creusant le filon des nouvelles écritures scéniques. Faut-il encore aujourd'hui relever une montée en puissance ? « *On la trouve surtout dans les nouveaux partenariats, avec sept lieux de la Cub* », répond Sylvie Violan, à la tête de la souricière du Carré-Les Colonnes (la moitié des seize spectacles programmés), mais qui essaime cette fois de Bègles (*Mad in Finland*, cirque finnois au féminin) à Bruges (les Québécois du Théâtre de la Pire Espèce), de la Manufacture Atlantique (compagnie la Chèvre noire) au Molière Scène d'Aquitaine (Ouille Dire), du Cuvier (la Libanaise Danya Hammoud) au Grand Théâtre (*Yes Ygor*, voir plus bas) ou à Eysines.

Avec neuf nationalités représentées, le festival peut se proclamer « *métropolitain et européen* », local et international, comme il peut insister sur l'émergence (journée Plate-forme pour projets aquitains) et la pertinence (cinq journées pros).

Et pour la cohérence ? On la trouvera moins dans les formes proposées, éclectiques, que dans l'esprit des invités. « *Ce sont souvent des performers, des touche-à-tout* » avançant « *un esprit ludique, hyper référencé, mais toujours accessible* ». Dans tous les cas, des artistes multifaces pour des formes « *poreuses à leur environnement, aux personnalités des interprètes* ». Traduisons qu'on y parle souvent du monde en parlant de soi, et vice versa, comme l'Américain Zachary Oberzan lorsqu'il convoque à la fois son frerot toxico et Jean-Claude Van Damme, ou Fanny de Chaillé pour sa danse des mots, évocation active du renoncement artistique.

Pour le volet participatif, *Atlas*, des Portugais Ana Borralho et João Galante, ne souffre pas la comparaison puisqu'il aligne sur scène 100 habitants coachés sur place ; soit une cartographie humaine « *qui redonne confiance en l'action collective* ».

Côté petit malin, suivre Martin Schick, qui met son spectacle aux enchères et l'adapte à la tête du client : Le Carré en a acheté 5 minutes. Côté retour, on citera celui du collectif Superamas ou de la logorrhéique Pamina de Coulon. Et celui de Renaud Cojo, rentré de Berlin, pour une adaptation des *Journaux de Nathan Adler ou le meurtre rituel artistique de Baby Grace Blue* de David Bowie, avec la complicité de Bertrand Belin. 🐘

Des souris, des hommes #8, du jeudi 15 au samedi 31 janvier, Le Carré-Les Colonnes, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolonnes.fr



© Sébastien Maillet

Faizal Zeghoudi, chorégraphe et metteur en scène installé à Bordeaux depuis 2001, pose bagages pour une dizaine de jours au Glob Théâtre avec le diptyque *L'Ému de l'horizon* et *L'Étreinte*, ce qui nous relie...

AUX SOURCES DU DÉSERT

Sa précédente pièce, *La Chorégraphie de la perte de soi*, a ouvert Novart avec une histoire sur les difficiles relations entre hommes et femmes au Maghreb : une danse comme une transe infernale, un tourbillon dont ne peut s'échapper l'interprète voilée. Un très beau moment abordant de manière frontale une problématique contemporaine.

Ce mois-ci, Faizal Zeghoudi revient au Glob Théâtre, son lieu matrice, référent, en tout cas. Un lieu où il se sent bien, avec lequel il entretient une complicité intellectuelle et artistique, pour y présenter deux pièces nées des mots d'un même texte : *Désert*, de Jean-Marie Gustave Le Clézio.

« Ma venue au Glob est un véritable retour aux sources. Déjà parce que depuis 2009 je n'y ai rien présenté, et, ensuite, j'y représente *L'Ému de l'horizon*, ma toute première pièce, créée en 1995, qui durait alors quinze minutes. C'est elle qui m'a fait reconnaître comme chorégraphe, j'ai obtenu des distinctions, dont le prix Volinine. Elle est à l'origine de la compagnie et de mon statut. »

Recréé avec trois nouveaux danseurs en 2014, d'abord au festival de Blois, dont il était le parrain, puis à Florence, la pièce a connu un nouveau développement ; son propos, lui, a été épuré.

« Tu ne vois pas les choses de la même façon selon où tu te situes dans le temps. À l'époque, je voulais dire trop de choses, j'abordais plusieurs sujets. Et puis j'avais été touché par une partie du texte, autour de Moulay Sebaa, qui veut dire "le lion" et qui est aussi le nom de ma mère ; c'était très lié à l'inscription d'un enfant à une

appartenance culturelle, terrienne, qui passe par la circoncision. Aujourd'hui, je me suis attaché davantage au lien, à la façon dont on relie les choses, comment elles prennent sens, présentées l'une après l'autre. C'est d'ailleurs cette appréhension qui m'a donné l'idée de cette nouvelle pièce intitulée *L'Étreinte, ce qui nous relie...* »

Si les deux pièces proposées existent de manière totalement indépendante, elles constituent néanmoins deux lectures d'un même texte. « Nous sommes tous reliés : individus, énergies et matériaux. Nous avons besoin de l'autre pour passer à l'étape suivante. Tout est fondé sur le lien – quelque chose d'assez abstrait dans la façon que l'on a de s'abandonner à l'autre, de s'abreuver à l'autre. J'ai travaillé avec les danseurs comme si je leur chuchotais à l'oreille : "Comment êtes-vous en lien avec le rythme, qu'est-ce qui vous permet de vous abandonner ?" Ce sont des questions que je trouve essentielles en cette période de stigmatisation, de division. C'est pour cela que chacun vient d'un univers différent (jazz, hip hop et contemporain). Et ils sont ensemble dans la même quête. »

Lucie Babaud

L'Étreinte, ce qui nous relie...* et *L'Ému de l'horizon, chorégraphie et mise en scène de Faizal Zeghoudi, du mardi 13 au vendredi 23 janvier (hormis les 17, 18 et 19), 20 h, Glob Théâtre.

Jeudi 15 janvier, **soirée À table !**, avec dîner (14 €) après le spectacle en compagnie des artistes. Réservation obligatoire au : 05 56 69 85 13.

www.globtheatre.net

LE CRÉDIT MUTUEL BONNE LE

Festival
BORDEAUX
ROCK
#11

du 22 au 25 janvier 2015

I.B.OAT
LE BOOTLEG
CINEMA UTOPIA
HERETIC
BAR TABAC ST MICHEL
WUNDERBAR
EL CHICHO

www.bordeauxrock.com

Préventes en ligne :
www.fiac.com et www.vevent.com
Et magasin :
The Heaven, Fiac, Carrefour, Giant Super U
et sur place

© Mayya Mouskova - Photographie - Et Ouel sur Rock Photoart ©

DDP HMC ROYA Direct Motion JUNIOR

FEVRIER
ELUVEITIE + Guest
27 FEV. ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MARS
DEPORTIVO + Guest
11 FEV. BOAT, BORDEAUX

AVRIL
VIANNEY
04 MARS ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MAI
BENJAMIN CLÉMENTINE
13 MARS KAWATIA, BERGAIN

MAI
FRERO DELAVEGA
23 MAI PATRIQUE MEYERDECK, BORDEAUX

MAI
AL DI MEOLA
14 AVRIL ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

MAI
NACH
26 MARS ROCHER DE PALMER, CENON

MAI
IGIT
14 AVRIL ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

Plus d'informations sur www.base-productions.com

Points de vente partenaires : Locations Fiac, Carrefour, Giant, Magasin U, HEBERDIA
www.fiac.com, 0 800 84 36 22 (L.340199)



© Franck Beloncle

Julie Brochen, ex-directrice du Théâtre national de Strasbourg, présente son adaptation de *Liquidation*, d'Imre Kertész, écho à une « déflagration lumineuse ».

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

À Budapest, l'éditeur Keresü entreprend de retrouver le roman mystérieux que son auteur fétiche, B., a écrit avant de se donner la mort, dix ans plus tôt. Il mène son enquête mêlant passé et présent, interrogeant les proches et relisant une pièce de théâtre prémonitoire... En s'attaquant au roman labyrinthique d'Imre Kertész (*Actes Sud*, 2004), Julie Brochen n'a pas eu la part facile. Mais la comédienne était fascinée depuis des années par cet écrivain né en 1929, juif et hongrois, marqué par l'expérience d'Auschwitz et de Buchenwald, traumatisé qu'il a sublimé tout au long d'une œuvre ténébreuse et généreuse, consacrée par un prix Nobel de littérature en 2002.

Tous les thèmes de prédilection de Kertész – l'exorcisme de l'Histoire et la solitude de l'individu, l'interpénétration de la vie et de l'art – sont contenus dans *Liquidation*. Ils ont aussi guidé le travail de cette adaptation plantée dans la Hongrie de la fin du siècle dernier, menée avec une relative sobriété de moyens, qui respecte une trame complexe en s'appuyant sur la scénographie, toute en mise en abyme, et sur une troupe du TNS solide.

Formée au conservatoire parisien, comédienne devenue metteur en scène depuis une vingtaine d'années, Julie Brochen a d'abord dirigé l'Aquarium (Vincennes), avant d'être portée à la tête du Théâtre national de Strasbourg en 2008. Elle l'a quitté en septembre dernier, au terme d'un conflit qui l'opposa au ministère de la Culture et agita quelque peu le Landernau du théâtre public. *Liquidation*, qui sonne aussi comme un adieu, fut sa dernière création sur place. 🐍

Liquidation, mise en scène Julie Brochen, du mardi 27 au samedi 31 janvier, 20 h 30, sauf lundi 28 et 29 à 19 h 30, TnBA - salle Antoine-Vitez.
www.tnba.org



© Pierre Planchenault

Adaptation d'un millésime 1660, *Sganarelle ou la représentation imaginaire*, ingénieux et généreux spectacle de Catherine Riboli, réconcilie, si besoin était, avec les classiques.

PLAISIRS PARTAGÉS

Formée par André Barsacq, Christian Schiaretti, Giorgio Strehler, puis assistante de Philippe Adrien au Théâtre de la Tempête, Catherine Riboli a ensuite volé de ses propres ailes vers le Sud pour s'installer à Hautefort, en Dordogne, où elle a créé une compagnie (Retour à la première hypothèse, devenue la Nom'na) et un « Laboratoire », lieu d'expérimentation d'un théâtre de répertoire renouvelé. C'est à la fin de cette aventure, en 2010, qu'elle a monté *Sganarelle ou la représentation imaginaire* d'après *Sganarelle ou le cocu imaginaire* de Molière, enchaînement de quiproquos versifiés et virtuoses où l'illusion comique accouche de vérités quasi platoniciennes : « *Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.* » Elle s'est emparée de cette comédie de tréteaux pour proposer un théâtre sur tous les fronts, mêlant plateau et public, brouillant les pistes pour ressusciter le plaisir du jeu, de l'instant, du partage.

Après Arnaud Churin à la création, c'est le virevoltant Pascal Vannson – passé au Conservatoire de Bordeaux puis à celui de Paris, longtemps compagnon de route du Soleil bleu de Laurent Laffargue – qui se colle au rôle principal, ce *Sganarelle* surgi on ne sait d'où et qui provoque le délire, contaminant Laurent Bellambe, Elsa Bosc, Roxane Brumachon (venue du collectif OS'O) et Paco Portero. Spectacle jubilatoire et fédérateur, *Sganarelle* a tourné et pas mal cartonné, mais n'a jamais été montré à Bordeaux. Cette escale au Port de la Lune vaut pour séance de rattrapage avant la création, en mars, au Carré des Jalles, d'un *Lost in Tchekhov*, de la Nom'na, d'après *La Cerisaie*. 🐍

Sganarelle ou la représentation imaginaire, scénographie et mise en scène de Catherine Riboli, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (hormis les 11 et 12), 20 h, TnBA - salle Jean-Vauthier.
www.tnba.org



© M. Zolnatz

Comédien, metteur en scène et auteur formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Frédéric Constant transpose *Andromaque* – troisième volet de sa tétralogie guerrière *Les Années de cendre* – dans les années 1920.

LES RACINES DU MAL

Dans notre tour de Babel, laquelle est la plus belle ? La femme d'Hector, pardi ! cette *Andromaque* qui resterait depuis sa création (1667) la plus jouée des tragédies raciniennes. La faute à son casting épique, son quatuor aporétique, donc tragique (Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort), son verbe passionné, ses alexandrins simples et élégants, ses gimmicks et autres serpents qui sifflent sur vos têtes.

En invitant cette création du metteur en scène et comédien Frédéric Constant (il sera Pyrrhus sur le plateau) au TnBA, Catherine Marnas se défend bien d'avoir juste voulu placer un classique dans un programme plutôt contemporain. « *Frédéric Constant s'est lancé dans un cycle sur la guerre* », explique la directrice du Port de la Lune, « *et a poussé sa réflexion sur l'interpénétration entre les intérêts particuliers, la passion et la politique. Je suis aussi attachée à l'idée de famille théâtrale : deux des acteurs, Catherine Pietri (Hermione) et Franck Manzoni (Oreste), jouaient dans Lignes de faille. J'aime l'idée de ces liens, ces familles qui se croisent et que le public peut reconnaître.* »

C'est aussi la manière de traiter le vers qui a convaincu. « Il y a deux écoles pour l'alexandrin : la banalisation, qui veut rendre le texte contemporain, au risque de l'affadir, ou celle du respect de la musicalité classique, au risque de créer de la distance. La troupe a réussi une alliance des deux : la forme est là, les enjeux sont posés, mais on ne perd pas le souffle. » Frédéric Constant voit surtout dans *Andromaque* une « *tragédie entre deux guerres* », où l'histoire collective vient exacerber les désirs intimes. Loin du péplum ou du drame baroque, il a voulu transposer cette géopolitique de l'après-guerre de Troie dans une ambiance militaire, ténébreuse et cruelle qui évoque les sombres années 1920, entre une boucherie qui s'achève et un massacre qui vient. 🐍

Andromaque, mise en scène de Frédéric Constant, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (sauf lundi 12), à 19 h 30 ; sauf les 9, 10, 13, 16 et 17, à 20 h 30, et le 11, à 16 h ; TnBA - grande salle Antoine-Vitez.
www.tnba.org

Avec *iTMOi*, le danseur et chorégraphe britannique Akram Kahn propose une singulière relecture de l'emblématique *Sacre du printemps*, ballet composé par Igor Stravinsky et chorégraphié originellement par Vaslav Nijinski pour les Ballets russes de Serge de Diaghilev.

L'ESPRIT DE FIODOROVITCH

On a la chance en Gironde d'avoir découvert Akram Kahn dès ses débuts grâce aux Grandes Traversées. Célèbre pour puiser au traditionnel kathak indien afin de nourrir une danse des plus contemporaines, le chorégraphe britannique est déjà venu plusieurs fois à Arcachon. Il présente ce mois-ci sa dernière création, *iTMOi* (*In the mind of Igor*), « son » *Sacre du printemps*. En 2013, année du centenaire de la création par Stravinsky et les Ballets russes de la pièce la plus célèbre du XX^e siècle, ou au moins celle qui a fait le plus de bruit, on a vu beaucoup de versions

et adaptations, plutôt réussies et novatrices. De l'idée originelle le natif de Wimbledon n'a conservé que la rupture du rythme, la répétition et, bien sûr, l'image sacrificielle. Parmi les nombreuses propositions qui ont été présentées, toutes conservaient la partition originale, ou une partie au moins. Kahn, lui, a fait appel au fidèle Nitin Sawhney, mais aussi à Jocelyn Pook, célèbre pour la bande originale du film de Stanley Kubrick *Eyes Wide Shut*, ainsi qu'à Ben Frost, australien installé à Reykjavík, dont les guitares lancinantes et l'approche cérébrale

de la musique en font un des talents les plus originaux, qualifié par *The Wire* d'« Arvo Pärt arrangé par Trent Reznor ». C'est aussi un habitué de l'exercice, puisqu'il collabore notamment pour l'Icelandic Dance Company ou Erna Ómarsdóttir. Ainsi, musique électronique, chants folkloriques, instruments classiques et guitare électrique accompagnent *iTMOi*, réinterprétation d'une pièce qui est une référence absolue. Pour mieux s'inspirer, puis s'affranchir de Stravinsky, le Londonien a tenté de cheminer en imaginant la volonté de rupture du maestro russe avec le conformisme, l'envie

et le besoin de bousculer les codes, de briser le rythme. Il s'est mis dans sa tête pour chercher ses propres limites, bien différentes, évidemment. C'est précisément cette tempête intérieure qu'il est allé chercher en lui-même en compagnie de trois musiciens pour une création qu'il souhaite tel un renouveau. **LB**

iTMOi (*In the mind of Igor*), direction artistique et chorégraphie d'Akram Khan, vendredi 23 janvier, 20 h 45, théâtre Olympia, Arcachon. www.ville-arcachon.fr



© F. Louis Fernandez



GRADUATE

Ouverture de la seconde boutique

62 rue du Pas St Georges
33000 Bordeaux

A.P.C. / Armor Lux / Baracuta / Bleu de Chauffe / Cash Ca / Chmpgn / Common Project / Commune de Paris / Converse / Deus Ex Machina / Drapeau Noir / Edwin / Filson / Folk / Fuct / Fuct SSDD / Gitman Bros / Han Kjobenhavn / Hentsch Man / Homecore / Il Bussetto / Inverallan / Kenzo / Knowledge Cotton Apparel / Les Petites Séries / Loake / Luker by Neighborhood / Mackintosh / Miansai / MKI / Momotaro Jeans / Mona / Monsieur Lacenaire / Naked & Famous / Neighborhood / OAMC / Oliver Spencer / Only NY / Patta / Penfield / Red Wing / Roberu / Sanders / Sandqvist / Staturdays NYC / Soulland / Stussy / Tellason / The Hill-Side / The Quiet Life / Undeafated /

Graduate Store
62-63 rue du Pas St Georges
graduatestore.fr

La 12^e édition du festival 30'30'' - Les Rencontres de la forme courte se déroule à cheval sur la fin janvier et le début février. Cette année, la manifestation effectue un focus sur le cirque, mais sans Bozo le clown. Ici, les clowns sont plus trash.

Propos recueillis par **Lucie Babaud**



Rance Gression ©Thomas d'Arnam



BOUFFON CONTEXTUEL

La nouveauté 2015 est la délocalisation en terre périgourdine le 27 janvier. Thématique du cirque oblige, il était logique de faire un détour par Boulazac ; certes, pas la toile de cirque à côté, mais les passionnés pourront se rendre à l'Agora (en navette gratuite depuis Bordeaux à 17 h 30, porte de Bourgogne), le Pôle national des arts du cirque (Pnac) dirigé par Frédéric Durnerin, pour une soirée avec quatre propositions, dont celle de Cédric Paga.

« *Le cirque est le lieu des écritures contemporaines* », selon Durnerin. « *Pour la première fois, les 30'30'' viennent chez nous, mais c'est le prolongement naturel d'une relation professionnelle où nous avons déjà échangé. Il y a une sorte de cousinage avec le festival et la question du numéro comme de sa contrainte dans le temps. En outre, la jeune scène circassienne, française et européenne, est le lieu des écritures contemporaines, un endroit de recherche et de croisement qui s'amuse à aller chercher les publics.* »

Lors de cette soirée, le public pourra découvrir Cédric Paga, maître du clown déviant, et sa *Rance-gression*. Le personnage de Ludor Citrik est né il y a vingt ans. Son créateur défend l'idée d'un spectacle vivant « vivant », avec le désir de le revivifier. Dans *Rance-gression*, il est question de rudologie, l'étude des déchets et des lieux déclassés. Paga y interroge les choses qui ne sont pas montrées habituellement, les ratés, les improvisations, voire le public, avec à la fin de la prestation un sondage. Il se présente comme « *un clown bouffon, qui rit de lui et de l'humanité, avec la tentation de la provocation et l'envie d'interroger ces fesses qui sont bien assises. Mais surtout j'essaie d'être là, dans l'écriture contextuelle, avec ce qui se passe, dans l'écoute. On part à l'aventure, le spectateur et moi.* »

Rance-gression, compagnie Ludor et Consort, mardi 27 janvier, 21 h 30, Agora/Pnac, Boulazac.
www.trentretrente.com

SOMBRE

Parmi les artistes d'ici, il y a Gianni-Grégory Fornet et sa compagnie Dromosphère, qui propose une adaptation de son nouveau roman en cours d'écriture. *Oratorio vigilant animal* est un polar, une histoire de violence sociale et de passion amoureuse se déroulant à Marseille. « *J'aime concevoir des objets où je fais l'expérience d'une force, d'une sensation. Ce roman noir, c'est nouveau pour moi, très direct. Et j'y intègre l'univers de Rebecca Chaillon, une performeuse qui utilise la nourriture et le maquillage pour étayer ses propositions.* »

Oratorio vigilant animal, Gianni-Grégory Fornet, dimanche 25 janvier, 21 h 50, TnBA, Bordeaux.
www.trentretrente.com

LA TENTATION DU CIRQUE

On ne s'attendait pas à ce que Jean-Luc Terrade souhaite spontanément amuser la galerie et proposer une édition à voir en famille. Bien que ce ne soit pas interdit. Mais si les parents amènent leurs gosses, c'est à leurs risques et périls. Certes, les arts de la piste sont à l'honneur, mais Les Rencontres de la forme courte restent surtout ce lieu devenu incontournable de l'aventure artistique (comme celle du spectateur) avec vingt-quatre propositions présentées dans une dizaine de lieux de Bordeaux et de La Cub, et, pour la première fois, hors Gironde, à l'Agora de Boulazac.

Pourquoi cet intérêt pour le cirque en 2015 ?

Depuis vingt ans, on change de formes. Le théâtre conventionnel se perd de plus en plus. Auparavant, il y avait 80 % de théâtre et 10 % de danse. Aujourd'hui, les choses ont basculé, le spectateur s'est ouvert à beaucoup de disciplines, le cirque est entré dans les théâtres, la pluridisciplinarité est partout. Cependant, il y a aussi aujourd'hui une certaine passivité, motivée par la peur de heurter, de perdre un statut chez les artistes ou les professionnels de l'art. Les gens du cirque et de la performance n'ont pas peur de ces choses. Même s'ils se trompent, ils y vont, ils se lancent, ils n'ont jamais eu beaucoup d'argent de toute façon.

Le théâtre reste pourtant votre terrain de prédilection...

J'ai abandonné un peu le texte et choisi de proposer davantage de performances en rapport avec le corps. Ici, dans l'écriture, l'auteur est aussi le performer. J'ai choisi des spectacles qui, à travers la danse ou la performance, explorent la figure du clown, même si ce n'est qu'à travers la respiration, comme le fait David Wampach dans *Tour* (le 29 janvier à 20 h, et le 30 janvier à

19 h 45 au TnBA), avec ses râles et ses rires. Il y a aussi beaucoup de propositions sur l'étirement du temps, la durée des choses, la répétition. La transformation des corps et ce que cela peut provoquer avec l'étirement des corps au maximum. Je m'intéresse à toutes les formes qui posent des questions, j'essaie de rendre les gens curieux. Ainsi, *Sens interdit*, d'Anton Lachky, avec la compagnie de l'école SEAD de Salzburg (le 28 janvier à 20 h 30 au Cuvier d'Artigues), est à la base un exercice de fin d'année, mais à l'énergie tellement incroyable qu'il a choisi de le faire tourner.

Les Rencontres de la forme courte accueillent parfois des étapes de travail. C'est toujours le cas ?

Non, aujourd'hui, c'est un festival de formes abouties, avec principalement des duos et des solos et davantage de propositions qui tournent autour de 45 minutes. Ce qui n'empêche pas Florence Vanoli d'en faire une de 30 secondes.

Y a-t-il, à l'instar de Florence Vanoli, quelques artistes locaux ?

Il y cinq artistes du cru. J'ai même pris un étudiant qui sort de master class scénographie et mise en scène à Bordeaux 3. Il était tellement « pro » que je l'ai mis dans la programmation. Il s'agit d'Antoine Marchand pour *On the road, don't worry 'bout nothing*, avec Alice Gombaud. C'est quelque chose que j'aimerais développer, ou au moins perpétuer : cette relation entre le monde étudiant et le monde professionnel, comme on le fait déjà avec Bordeaux 3 et l'École du cirque.

30'30'' - Les Rencontres de la forme courte, du samedi 24 janvier au mercredi 4 février.
www.trentretrente.com



toutes les musiques
une seule radio

live à écouter

jeudi 1^{er} janvier

rediff concert Guts // Arto Lindsay

vendredi 2 janvier

rediff du concert de Timber Timbre
enregistré au Bataclan en octobre

dimanche 4 janvier

le best of de *Fip classic bazar* 2014

15 16 et 17 janvier

fip au festival Eurosonic à Groningen

jeudi 22 janvier

un *Live au 105*
Antonio Zambujo // Tony Allen

lundi 26 janvier

émission spéciale
autour du festival Au fil des voix

jeudi 29 janvier

DJ Oil dans *Dites 33*

96.7
bordeaux

96.5
arcachon

fipradio.fr



© Pretty Pictures

MADE IN POP

Bienvenue à Bad City, ville de tous les vices, où une femme vampire ne va pas tarder à remettre de l'ordre. *A girl walks home alone at night* est un drôle de film, par son profil (réalisé par une Iranienne exilée en Californie, procurant cette culture hybride entre Orient et Occident) ou par sa digestion d'une culture pop lui permettant de mordre à pleines dents dans les genres, du western au film d'horreur, en passant par une imagerie rétro 1950. Un peu vain si on veut y chercher un propos conséquent, fascinant comme artefact de la génération post-Tarantino. Une vraie curiosité, donc.

A girl walks home alone at night, un film d'Ana Lily Amirpour, sortie le 14 janvier.



© SND

QUE FAIT LA POLICE ?

Mine de rien, *Faites entrer l'accusé* a révolutionné le traitement des faits divers. Et pas seulement à la télévision. *L'Affaire SK1* assume l'influence de l'émission culte dans l'aspect procédural comme chronologique de son traitement de l'affaire Guy Georges. Le film de Frédéric Tellier colle scrupuleusement au cheminement de sa traque. Pour reprendre les faits, mais aussi signifier l'impact de cette enquête sur un flic et sur les avocats qui auront ce dossier en main. Une rigueur impressionnante qui va au-delà d'une affaire marquante pour raconter comment ce cas a bouleversé l'approche policière.

L'Affaire SK1, un film de Frédéric Tellier, sortie le 7 janvier.



© Pyramide Films

AFRIQUE, MODE D'EMPLOI

Hope, Nigérienne, prend la route de l'Europe par une filière clandestine. En chemin, elle rencontre Léonard, Camerounais candidat à l'exil. Avant même qu'ils arrivent à la mer, leur traversée de l'Afrique subsaharienne sera pavée d'épreuves. Le film de Boris Lojkine est une fiction remarquablement documentée, les comédiens d'authentiques migrants, la mise en scène anthropologique. Sa force repose dans cet entre-deux : autant un formidable mélo moderne qu'un moment de cinéma-vérité. Et donc le meilleur moyen de donner un sensationnel cours de géopolitique moderne, en confirmant que les faits sont parfois plus fous que la fiction.

Hope, film de Boris Lojkine, sortie le 28 janvier.



© Piffi Medien GmbH

LA VIE DES MORTS

John May n'a pas de vie. Peut-être parce que ce fonctionnaire l'a dévouée à son travail : retrouver les proches des gens décédés dans la solitude. May est tellement consciencieux, immergé dans son travail, qu'il s'en est oublié. Jusqu'à ce qu'il rencontre l'âme sœur, mais n'est-il pas trop tard pour qu'il s'occupe enfin de lui ? *Une belle fin* est une étonnante fable sur la compassion, peuplée de morts, mais qui prône les vertus de la vie. Eddie Marsan est pour beaucoup dans le très attachant charme de ce qui a des airs de version funèbre d'*Amélie Poulain*. Le côté chromo en moins, une touchante part d'humanité en plus.

Une belle fin, un film d'Uberto Pasolini, sortie le 21 janvier.

NEWS

FILME TON QUARTIER

La Fondation France Télévisions, l'unité documentaire de France 3 et le département des Nouvelles Écritures de France Télévisions organisent le concours « Filme ton quartier », ouvert jusqu'au 16 février aux apprentis réalisateurs âgés de 18 à 26 ans. Le lauréat de ce prix sera sélectionné parmi les 10 lauréats de France Télévisions et se verra remettre 7 000 € et une caméra.

www.france3.fr/emissions/filme-ton-quartier/le-concours-filme-ton-quartier/participez.277149

ÉCRANS & LUCARNES

Du 20 au 25 janvier, le Festival international des programmes audiovisuels de Biarritz fête sa 28^e édition. Comme à son habitude, le festival défend la création audiovisuelle sous toutes ses formes (fictions, documentaires, reportages, etc.).

www.fipa.tv

ÉDUCATION

Dans le cadre du projet européen « Cine-Train : Film-Making for Educators », Kyrnéa International (coordinateur de Passeurs d'images à l'échelon national) organise une nouvelle session de formation du 26 au 28 janvier à Barcelone sur le thème « Documentary in educational work ». Kyrnéa est à la recherche de candidats pour cette formation qui s'adresse à des professionnels de l'éducation permanente souhaitant mettre en place des ateliers audiovisuels avec leur public. Les formations sont gratuites et se déroulent en anglais.

www.passeursdimages.fr/appel-a-candidatures-cine-train-film-making-for-educators.html

DES MOTS AUX IMAGES

L'association De l'écriture à l'image propose une résidence d'écriture de scénarii de fiction au prieuré de Saint-Quirin pour une durée de trente jours. Parmi les projets proposés, quatre seront sélectionnés pour être encadrés par trois intervenants et un tuteur. Le coût de la résidence est pris en charge par la région Lorraine, la Drac Lorraine et la commune. Les 300 € de frais d'adhésion à l'association De l'écriture à l'image restent cependant à la charge de l'auteur sélectionné. Les demandes de candidatures ouvrent courant janvier.

www.ecritureimage.fr

CIRQUE

MAD IN FINLAND



DU 23 AU 29
JANVIER

BEGLES

Collection
MAD
Galapiat
Circus

05.56.49.95.95
www.mairie-begles.fr



UCAR

vous simplifie la vie en la rendant moins chère

jusqu'au 31/01/15
10% de remise
sur les locations
du lundi au vendredi



UCAR BARRIERE D'ARES
29 BD ANTOINE GAUTIER 33000 BORDEAUX

TEL : 05 56 05 60 00
UCAR.BORDEAUX@ORANGE.FR



* Châssis catégorie A, puissance (200 et 150) et 100 km/heure, 100 kg, 8.700 €
- Catégorie L, 1 à 7 m³, puissance (200 et 150) et 100 km/heure, 100 kg, 8.200 €
- Conducteur de plus de 21 ans et 1 an de permis. Modèles non contractuels. Voir conditions générales de location en ligne sur www.ucar.fr



P'tit Quinquin de Bruno Dumont © Roger Apajou

TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

PARANOÏA... MAIS PRESQUE

Le moteur narratif de la plupart des séries télévisées actuelles (américaines, surtout) carbure à l'enquête et à l'investigation. Même la série hospitalière a été contaminée par le modèle de l'intrigue policière : *Docteur House* est un détective, les symptômes sont des indices, et la maladie un suspect...

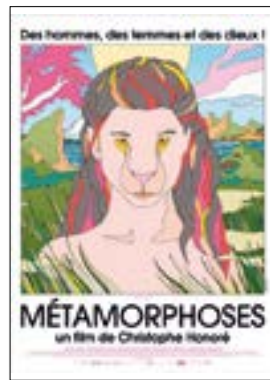
La formule n'est certes pas neuve : les thrillers paranoïaques des années 1970 ont ouvert la voie sous l'influence d'un contexte historique plutôt enclin à la méfiance des sphères du pouvoir. Il s'agit toujours de mettre en lumière un complot global, voire, dans certains cas, de mettre en doute le Réel lui-même, le tout à travers le regard a priori extralucide d'un personnage principal pour qui la paranoïa, c'est la réalité à petite échelle. Complexe de Cassandre.

Aujourd'hui, le phénomène s'amplifie, peut-être sous l'effet de la multitude des théories conspirationnistes pullulant sur Internet. Le monde s'est complexifié en se globalisant. La grosse machine tourne en roue libre sans personne pour en tenir les commandes. Rien d'étonnant donc que les fictions sérielles s'en fassent l'écho à la manière d'un miroir grossissant et déformant. Le sens échappe à tout un chacun ou presque. Les intrigues des séries proposent alors des microcosmes clos peuplés de signes à interpréter. Le monde est impossible à comprendre globalement.

Rétrécissons donc le champ pour faire d'un détail la clé de tous les secrets : dans *Utopia*, série anglaise bientôt adaptée par David Fincher, la révélation d'une conspiration mondiale se trouve dans les pages... d'une bande dessinée ! Le hasard est évacué et, de fait, les contingences participent à l'hystérie de l'analyse. Sans hasard, pas de libre arbitre. Ne reste que le destin. L'enquêteur se fait alors le vecteur d'une mise en réseau de tout avec tout. Rien de plus rassurant, y compris pour les pessimistes ou les exégètes délirants qui pourront crier à l'envi : « *Je le savais !* » Et lorsque les indices manquent, l'enquête s'exile dans le surnaturel pour élargir le champ d'investigation du côté de l'invisible sur le modèle de *Twin Peaks*, qui reviendra en 2016 « comme par hasard ».

Deux séries proposent cependant des pistes narratives ne cédant pas à la facilité du tout-conspiration. *The Leftovers*, d'abord, qui ne cherche pas à expliquer la disparition de 2 % de la population mondiale. Seules comptent les conséquences sur les individus. Ne pas remplir les vides mais construire avec. Belle évacuation de la paranoïa. *P'tit Quinquin*, ensuite, série policière burlesque où la résolution des meurtres n'a que peu d'importance. Pas de folie de l'interprétation mais farce de l'enquête. Qu'importent les mystères, personne n'y croit. Car tout le monde le sait, la superstition, ça porte malheur...

REPLAY par Sébastien Jounel



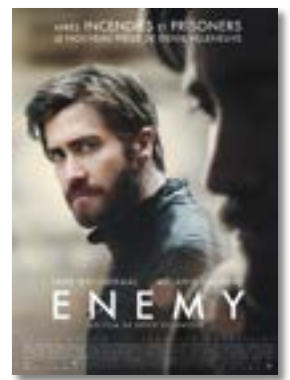
Métamorphoses
de Christophe Honoré
Blaq Out
sortie le 6 janvier

Adapter *Les Métamorphoses* d'Ovide est en soi une gageure. Transposer les dieux et les créatures fantastiques dans le monde contemporain une folie. Une folie douce, bien sûr, qui ravit. D'une part parce qu'elle rend compte de la modernité du texte vieux d'un peu plus de 2 000 ans, plein d'humour, de sensualité, de cruauté aussi, et d'une pluralité de personnages divins qui ne sont finalement qu'une exacerbation de la nature humaine. D'autre part parce que le film fait preuve d'une volonté de lyrisme, de liberté formelle et narrative dont le cinéma français était plutôt avare depuis quelques années, hormis quelques belles exceptions. Même si la radicalité du projet peut déconcerter au premier abord, elle se révèle finalement une tentative de casser le carcan de codes cinématographiques qui sont à renouveler. Merci Christophe Honoré.



Les Interdits
de Anne Weil et Philippe Kotlarski
Blaq Out,
sortie le 6 janvier

1979, Carole et Jérôme, deux cousins, se font passer pour un couple lors d'un voyage organisé à Odessa. Le jour, ils font du tourisme. La nuit, ils rencontrent clandestinement les juifs persécutés par le régime soviétique. Carole agit par implication politique, Jérôme parce qu'il aime sa cousine en secret. *Les Interdits* déploie son intrigue dans les divergences de regards (sur le monde, sur soi, sur les autres) et, par ce biais, mêle brillamment le film historique et le drame amoureux. Les personnages, magnifiquement interprétés par Soko et Jérémie Lippmann, semblent jouer aux espions comme des enfants, mais se confrontent fatalement à la violence absurde de la réalité. Le jeu devient sérieux. Les enfants sont contraints de devenir adultes. Le drame de la petite histoire révèle la tragédie de la grande Histoire. Un premier film réussi.



Enemy
de Denis Villeneuve
Condor Entertainment
sortie le 8 janvier

Adam, professeur d'histoire à la vie routinière, tombe par hasard sur son parfait sosie, figurant dans un film visionné lors d'une insomnie. Obsessionnel, il cherche à rencontrer celui qui lui ressemble en tous points et qui a réussi à être ce qu'il voulait devenir. Qu'y a-t-il encore à raconter sur la figure du double ? Denis Villeneuve n'a pas la mise en scène prétentieuse : il ne révolutionne rien et le sait. Partant de ce constat, il tisse les ficelles d'un polar intérieur, minimaliste, éthéré, qui glisse petit à petit dans une forme cauchemardesque. *Enemy* est un exercice de style à partir d'un matériau restreint et qui prend corps par l'efficacité d'un récit aride et par la densité du jeu de Jake Gyllenhaal. Un film bien plus subtil qu'il n'y paraît parce qu'il ne fait pas de fausses promesses, sinon celle du talent de son réalisateur.

REPORTERS SANS FRONTIÈRES

100 PHOTOS DE NATIONAL GEOGRAPHIC POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE



9,90€

OFFREZ UN CADEAU À LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION.

LE 4 DÉCEMBRE
Nouvel album disponible chez votre marchand de journaux et votre libraire.

REPORTERS SANS FRONTIÈRES
Association loi 1901



PAPY
FAIT DE LA RÉSISTANCE
RESTAURANT

56 RUE DU HAMEL 33800 BORDEAUX
09 83 85 29 90

OUVERTURE
DU MARDI AU SAMEDI MIDI
ET LES VENDREDIS ET SAMEDIS SOIR

REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK
ET SUR PAPYFAITDELARESISTANCE-BX.FR



Antoine DULÉRY
fait son cinéma
(mais au théâtre)

One man show


samedi **21|02** 20 h 30

LE CUBE
VILLENAVE D'ORNON

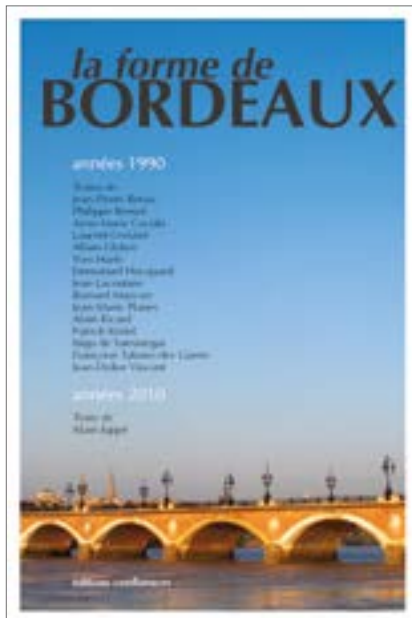
SERVICE CULTUREL : 05 57 99 52 24

ANTIQUITES
Nouvel espace

41 rue du Palais Gallien / Bordeaux
Achat - Vente



gallien4133@gmail.com / 06.72.10.83.75



Évoquer Bordeaux dans sa « réalité physique » comme dans son « épaisseur imaginaire », ainsi que Julien Gracq l'avait fait pour Nantes : telle fut l'origine de la collection « La forme de Bordeaux », lancée par Éric Audinet en 1994. L'éditeur reprend aujourd'hui les dix-huit titres en un seul volume, augmenté d'un texte d'Alain Juppé.

REGARDS SUR LA VILLE

En 1994, Jacques Chaban-Delmas achevait son dernier mandat ; Jean-Marie Planes inaugurait alors magnifiquement, chez Confluences, « La forme de Bordeaux ». Le dernier titre de la collection parut en 2001, tandis que s'ouvrait le gigantesque chantier du tramway parmi les grands travaux qui devaient, selon le projet d'Alain Juppé, transformer la ville.

Plus que le Bordeaux de Chaban, les dix-huit textes réunis aujourd'hui délaissent le Bordeaux de chacun, écrivains ou encore historiens délaissant quelque peu l'objectivité de principe pour laisser libre champ au regard, et au plaisir du lecteur. Du Jardin public au Grand-Théâtre, une « sorte d'archéologie littéraire », note à juste titre Éric Audinet : comme en 2015, le retour au passé, en 1994, semble incontournable, qui exhume petite et grande histoire, convoquant déjà le Bordeaux d'hier, dans la mémoire des pierres, de l'eau, ou dans celle des jardins, dans le paysage humain et le paysage urbain, et dans les « chers souvenirs ». Car la ville de naguère, que d'aucuns regrettent désormais, n'était pas davantage celle de jadis – à chaque jour sa veille, depuis longtemps le vieux Bordeaux n'est plus. « Hélas ! », s'exclama Baudelaire entre deux parenthèses. Et Patrick Rödel de rappeler l'« indifférence des lieux ».

Ce furent en tous cas des traces, des signes, qu'hier chacun chercha dans la ville. Ce qu'on pourrait appeler l'« esprit du lieu »... dans l'esprit de celui qui l'habite : Anne-Marie Cocula admirant la « belle au beffroi dormant », grosse cloche gardienne d'une cité autrefois séditeuse ; Bernard Manciet sur les quais, entre façades, reflets, clichés et vieilles lunes, en 1994, déjà nostalgique ; Allain Glykos parcourant de sa belle plume le Saint-Pierre des « rois du monde » et celui de Molinier ; Emmanuel Hocquard traversant Saint-Michel selon la « méthode de l'idiot »...

Vingt ans plus tard, Alain Juppé se souvient surtout des « querelles picrocholines » quant aux nouveaux aménagements. Un texte voulu comme un contrepoint politique, où le maire se félicite d'une « révolution épistémologique » et conclut sur les « enjeux du troisième projet urbain ». À croire que le dernier lieu du politique, et non seulement quand la polis est en cause, reste, encore et toujours, la littérature. **Elsa Gribinski**

La Forme de Bordeaux, Années 1990 – Années 2010, Confluences.



Inspirée par l'essai de Virginia Woolf, Juliette Mézenc décline au féminin l'espace de l'écriture, de Danielle Steel à Gertrude Stein.

ROOM, ROOM, ROOM!

« Avoir cinq cent livres de rente et une chambre dont la porte est pourvue d'une serrure. » Virginia Woolf publie *Une chambre à soi* en 1929. Issu de deux conférences données à l'université de Cambridge, l'essai puise dans la fiction, évoquant aux côtés des inconnues et des premières « femmes de lettres » (Jane Austen, Charlotte Brontë), une petite sœur de Shakespeare au génie condamné. Il s'agit de dénoncer l'assujettissement matériel et spirituel du « sexe faible », obstacle à la création, et à la reconnaissance. Pour le fond comme pour la forme, rien n'est classique dans ce texte fondateur du féminisme qui conclut, déjà, au caractère androgyne du grand écrivain. Juliette Mézenc en compose une libre variation, explorant l'espace concret et imaginaire de l'écriture sous contraintes (économiques, sociales, culturelles) et de ses lignes de fuite, dans le souvenir mordant du *scold's bridle*, muselière en fer garnie d'un mors, et souvent de pointes, dont usaient jusqu'au XIX^e siècle l'Angleterre et l'Écosse pour punir celles qui osaient trop dire. *Room*, en anglais, c'est la chambre, la pièce. C'est aussi l'espace. Avec les mots de Virginia Woolf : « La liberté de penser les choses en elles-mêmes. »

De chambre en chambre, la visite des lieux (ceux qui vous entravent, ceux qui vous libèrent) constitue une galerie de portraits en camera subjective. Danielle Steel y joue l'intruse mais introduit aux autres, derrière la surface lisse et vitrée, plus chiffrée que lettrée, sonnante et trebuchante, d'une *chick lit* au kilomètre et au reflet peu flatteur. Au-delà du miroir, la suite est intime. C'est celle des chambres de Sylvia Plath, tunnels, gouffres, à peine une échappée belle – la ligne de fuite s'achève en fuite de gaz. Celle de Shahrnush Parsipur, de l'Iran à l'exil, d'une prison à l'autre. Celle de Monique Wittig, « guérillère » d'un féminisme qui, en France, eut tôt fait de l'oublier : Wittig, le corps pour chambre, écrivant pour ne pas être écrite, c'est-à-dire assignée par la langue. Celle d'Hélène Bessette incomprise, chez qui la fuite est une course, la colère pour moteur, l'espace de l'écriture et des livres pour seule chambre à soi. C'est encore la chambre de Nathalie Sarraute, qui lui préfère le bistro, et c'est une longue histoire... L'enfilade des pièces où s'invente la langue comme espace propre trouve un terme avec Gertrude Stein : une scène, cubiste et enfumée, ouverte au pays des merveilles.

En guise d'épilogue, sinon de seconde partie, le retour au contemporain prolonge la visite avec moins de singularité : dans l'effet, c'est, justement, comme une pièce rapportée ; mais rien n'oblige à y pénétrer. **EG**

Elles en chambre, Juliette Mézenc, éditions de l'Attente.

KAMI-CASES

par **Nicolas Trespallé**

BALÈZE BEZ



Captain Tsubasa © Yoichi Takahashi

Qui n'a pas rêvé enfant devant les exploits de *Captain Tsubasa*, mieux connu chez nous sous le nom d'Olivier Atton, milieu

offensif capable de marquer des buts avec une jambe cassée sur des terrains grands comme l'aéroport de Narita ? La série, qui se pose comme le manga ultime sur le foot, déploie paradoxalement un aspect irréaliste dilatant les phases de jeu à l'extrême pour nouer des enjeux dramatiques qui poussent le lecteur à croire que chaque match de division cadet japonaise vaut bien une finale de la Coupe du monde. Avec ses combinaisons tactiques impossibles qui transforment certains footballeurs en médaille d'or de GRS, cette série est celle qui a le mieux porté le dépassement de soi à la japonaise, cette culture jusqu'au-boutiste de la gagne. Après avoir encore mis la rousse à son rival de toujours Mark Landers, l'indestructible capitaine atterrit en Europe, où l'attend Pierre Le Cid, non pas de Corneille, mais des Girondins de Bordeaux. On se doute bien de qui va gagner, mais parler des Girondins dans un manga aussi culte méritait bien une mention dans *Junkpage*...

Captain Tsubasa, (alias Olive et Tom) t. 25/26, Yoichi Takahashi (traduit du japonais par Akiko Indei et Pierre Fernande), Glénat.

AU NOM D'ALOHA



Vo © Troubs & Flao Futuropolis

Pratique désormais assez courante dans la BD, la création à quatre mains trouve une nouvelle démonstration dans ce journal de voyage des deux auteurs globe-trotteurs, Troubs et Benjamin Flao. Parti aux antipodes vers les îlots paradisiaques du Pacifique, le duo s'essaye à la construction d'un petit voilier traditionnel pour parcourir l'atoll. Leur apprentissage laborieux sert de viatique pour aller à la rencontre des habitants et pour parler du mode de vie des anciens, mis à mal par l'arrivée des moteurs, de l'argent du nucléaire et

par le désintérêt croissant de la jeune génération. Pour autant, les auteurs ne s'appesantissent jamais trop sur les sujets qui fâchent, trop heureux d'avoir passé quelques semaines dans un décor idyllique – il est vrai –, retranscrit somptueusement dans des aquarelles turquoise auxquelles il est difficile de résister.

Va'a – Une saison aux Tuamotu, Benjamin Flao et Troubs, Futuropolis.

BERNADETTE, ELLE EST CHOUETTE

Qui aurait cru qu'un jour on trouverait des nostalgiques des sulfureux pockets de gare produits à la chaîne par Elvifrance, soutier de l'édition BD des années 1970-1980, dont le fonds de commerce consistait à satisfaire par les moyens les moins honorables un lectorat masculin essentiellement composé de bidasses en folie ? Avec la collection « BD-Cul » des Requins Marteaux, c'est tout un pan honni et honteux de la BD qui refait surface, malaxé et retravaillé au corps par la fleur pas toujours fine de l'édition indépendante, cette dernière s'essayant à renouer avec l'esprit d'un porno pas chic, ni bon genre. Dans cette neuvième livraison, le Gentil Organisateur El don Guillermo nous présente le cadre lascif et festif du Dauphin vert, camping qui affiche toujours complet grâce à Bernadette, une sacrée gourgandine qui n'a rien de Soubirous, même si elle croit très fort au septième ciel. Précisons que la douce binoclarde rigolarde possède une toison exubérante qui aurait pu, à un siècle près, troubler un Gustave Courbet en villégiature et tongs sur la côte. Équivalent gonzo des *Bronzés* et hommage appuyé aux comédies posthippies des seventies à la Jean-François Davy, *Bernadette* ne lésine pas sur l'humour salace dans ce récit de vacances très nature et (surtout) découverte où il sera question de glaces, de churros sucrés, de Hollandaises joufflues et d'une déclinaison audacieuse de la chenille. Avec son dessin minimaliste, qui n'est pas qu'à gros nez, El don Guillermo revendique donc une BD très co(q)uilles et crustacés, sympathique comme tout. Pas sûr quand même que ça suffise pour un prix à Angoulême...

Bernadette, El don Guillermo, Requins Marteaux, n° 9, collection « BD-Cul ».



Bernadette © Jean-François Davy

THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN

| 4105 | 2015 |
×

JEUNE PUBLIC - DANSE - CHANT
MARDI 13 & MERCREDI 14 JANVIER | 19H
Pépé | Perrine Fifadji
À partir de 18 mois

FESTIVAL 30" 30'
ÉQUILIBRE
SAMEDI 24 JANVIER | 19H | DEUX SPECTACLES
Fall Fell Fallen | Cie Lonely Circus*
Chute libre | Pierre Meunier

MUSIQUE
JEUDI 29 JANVIER | 20H | AVEC PRÉLUDE
Arcangelo Corelli
Amandine Beyer & Ensemble Gli Incogniti
En prélude, l'Ensemble orchestral et sonore de musique résolument contemporaine, UN

MUSIQUE - CONTE - JEUNE PUBLIC
MARDI 3 FÉVRIER | 20H
Danbé
Marie Desplechin & Aya Cissoko | Cie (Mic)zzaj
À partir de 13 ans

www.t4saisons.com
05 56 89 98 23

L'auteure insiste : selon les saisons, les paysages ne disent pas les mêmes histoires ; selon les regards qu'on pose, les lieux ne provoquent pas le même frisson. Par **Sophie Poirier**

n°19 /

AU SIGNAL NOUS DISPARAÎTRONS



© Olivier Creuzet

J'ai aimé cet endroit de bord de mer à cause de son air perdu, son air oublié. L'été, je ne sais pas, je ne suis jamais venue. Sans doute que c'est comme toutes les stations balnéaires, avec les touristes hystériques et rouges, les poubelles qui débordent de trucs gras et les parkings pleins. Mais hors saison, je suis amoureuse de Soulac-sur-Mer.

Voilà la déambulation que j'avais en tête : d'abord Le Signal, cet immeuble solitaire côté Sud, puis longer la plage. La route s'arrête. Il y a, juste avant la forêt, le musée du Souvenir et les vestiges d'une piscine municipale. Une déambulation qui irait du Signal au Souvenir, je trouvais que ça avait de la gueule. En plus, pour janvier, nickel, fallait envoyer les symboles et les élans : fallait du démarrage en côte !

Finalement, elle sera triste, mon histoire. L'océan en hiver, évidemment. Mais aussi parce qu'au moment d'y aller j'ai appris que Le Signal se trouvait sous le coup d'un arrêté de péril total. Et « péril total », évidemment aussi, ça ne fera pas un happy end.

Cet immeuble m'a toujours fascinée.

Avec un fantôme : se tenir derrière une des fenêtres, voir la mer depuis l'intérieur. Il est planté dans le sable – « en première ligne ». Avec l'érosion, la première ligne est passée de la situation géographique privilégiée « vue sur la mer » au statut de catastrophe inévitable. Face au risque des forts coefficients à venir et des hivers bourrasques, le préfet a ordonné son évacuation définitive. L'immeuble est au bord de sa fin.

Soulac possède une basilique, Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, en référence à cette pointe de sable qui termine le Médoc : la mer et l'estuaire, Royan de l'autre côté. Mais cette jolie évocation résonne comme une prémonition. Depuis des siècles, à Soulac, les bâtiments – et même la basilique – vont sous les dunes, puis réapparaissent ou disparaissent encore. Et, un jour, l'un d'eux, pour toujours.

Pour certains, Le Signal est une construction laide.

Ils l'appellent « la verrue » ou « la mocheté ». Moi, je l'aime.

Pas tellement pour son architecture, mais pour cette proposition que l'immeuble offrait : les yeux dans l'océan. Et je l'aimais encore plus depuis que les vagues s'en approchaient tant. Du même coup de foudre, j'ai aimé la piscine abandonnée à l'autre bout de ce front de mer, avec aussi le bâtiment tout simple du musée du Souvenir, sa porte fermée et la mitrailleuse rouillée qui vous surveille à travers le grillage. Après il y a les dunes, au milieu des morceaux de blockhaus et les pins.

Il me semble qu'on ne peut que tomber amoureux de cet urbanisme fantomatique, fané, et déserté. Soulac en hiver, ma station balnéaire oubliée, Soulac-sur-Mer s'épia mon amour.

Le Signal va disparaître définitivement.

Il a même peut-être disparu au moment où vous lisez ce texte. Ses résidents ont dû partir, des procès sont en cours pour trouver des responsabilités et l'argent : qui paiera quoi... Bizarrement, on lui a donné ce nom, oui, un nom qui signifie « alerte ». Drôle d'idée. Mais en 1967, on n'a pas encore vécu le choc pétrolier : on n'avait sûrement peur de rien.

Quand il a été érigé sur la côte près de la plage de l'Amélie, Le Signal devait faire partie d'un projet plus vaste, style ensemble résidentiel. Soulac s'imaginait en Biarritz, mais les dunes ne sont pas les rochers. Le Signal est demeuré seul, avec ses six blocs de A à F et ses 72 appartements, on n'a pas construit le reste.

Depuis 1967 – bientôt cinquante ans –, certains y ont passé des vacances merveilleuses, d'autres y habitaient à l'année, des retraités face à la mer, le rêve... Moi je trouve qu'on pouvait vraiment rêver de ça, je comprends parfaitement cette attirance pour les vagues.

Mais cet immeuble ne devrait pas être là, c'est évident. Quand on le voit si près de mourir, bientôt à se dissoudre dans le paysage, il faut l'admettre : la nature et nos désirs, ça ne marche pas toujours.

Ce pathétique et fragile Signal

Ce serait trop facile de le considérer d'un air dédaigneux parce qu'il est moche, qu'il a l'air en trop et qu'évidemment il ne pouvait pas espérer l'immortalité ce pauvre bâtiment prétentieux de 6 000 tonnes poussé sur du sable et destiné à être bouffé par l'océan. Il a à dire des choses sur la beauté, c'est important les récits qu'il porte en lui. Montrons-nous attentif à ses murmures, et

puis regardons-le encore un peu... Tant qu'on l'a sous les yeux.

Oui, il parle. Des façons multiples que nous avons d'appréhender les événements et les atmosphères, il parle de nos désirs apparemment simples qui grandissent et prennent des dimensions orgueilleuses, il parle des poésies qui se heurtent aux absences de poésie.

Je ne sais pas pourquoi cet endroit m'émeut encore plus à présent qu'il est vide, qu'il est seul. Les hommes ne le protègent plus. Puisqu'on le sait foutu, à quoi bon...

Avec sa disparition – avant, faisons de ce grand tas de rêves un symbole, qu'il ne reste pas le signal de rien –, avec lui donc, vont s'engloutir un peu les certitudes des hommes qui croient maîtriser les paysages et les éléments.

Il est temps d'y entrer.

L'accès est interdit, mais les portes sont ouvertes... Ceux qui ont la curiosité à fleur de peau comprendront, impossible de résister à cette tentation.

Dans le premier appartement pénétré, une télé installée sur une table, en face un fauteuil ; à travers la large baie vitrée, je vois l'océan : voilà,

« Je comprends parfaitement cette attirance pour les vagues. »



© Olivier Crouzel

je regarde depuis l'intérieur du Signal. Et cette mise en scène inattendue achève de me convaincre que je suis au bon endroit, celui des histoires à inventer. On dirait un décor pour un film. La dernière scène d'un road-movie? Se cacher ici?

Dans l'appartement 2, il y a une estrade construite devant la fenêtre. Avec deux chaises installées dessus qui ont l'air d'attendre des témoins. L'estrade sert à gagner de la hauteur : voir la mer, même assis, un appartement de passionnés. J'avance ainsi, d'étage en étage. Les rafales de vent ajoutent des bruits qui s'accordent au décor défilant : des grincements, des sifflements, des craquements... Cinéma, ambiance Hitchcock. Je ne peux pas m'empêcher de craindre – ou je l'espère... – qu'il y aura peut-être un cadavre derrière une de ces portes.

Un film d'horreur pourrait très bien débiter dans l'appartement 10, celui avec la tapisserie verte et les lampes de chevet encore à côté du lit. Mais pas de zombie qui surgit, pas de crime... Le seul désarroi ici – c'est celui de l'abandon.

La pièce blanche

Esthétique de *white cube*, accentuée par les trois larges stores orange accrochés aux fenêtres. L'un d'eux, déchiré, bat au vent et traverse la vitre brisée. Hypnotique. La vue donne le vertige. La marée haute au bord de l'immeuble. On est envahi par l'eau comme dans un bateau. L'océan invincible avance, et, contrairement à ce bateau auquel je pensai d'abord, je réalise qu'il n'y a ni mouvement, ni l'énergie d'un navire qui fendrait les vagues, qui se battrait : Le Signal immobile, et ballant, impuissant, évidemment il va perdre la bataille! Comment n'ont-ils pas immédiatement su qu'ils se feraient engloutir?

Autre bloc

D-7 : un salon tapissé d'un jaune tournesol, la chambre en rouge.
D-11 : une phrase peinte au mur : « *Le bonheur, facile à identifier en soi puisqu'il n'est rien*

« Des poésies qui se heurtent aux absences de poésie. »

d'autre qu'un sentiment de satisfaction totale ».

Certaines fois, on se croirait presque dans un appartement prêt à louer. À quelques détails près, ceux des fouilles et des squats. D'ailleurs, d'autres fois, tout est sens dessus dessous, saccagé. Avec encore tellement

d'objets abandonnés. Pourquoi certains ont-ils laissé tout ça derrière eux ? Des pantoufles, une boîte en métal avec du matériel de couture, quelques livres, des jeux, des traversins, des vêtements, des chaises, des annuaires, des placards de cuisine ouverts, le sel et le poivre sur la table de la cuisine...

Pourquoi les traces laissées ressemblent-elles à celles d'une fuite, comme si l'immeuble allait s'écrouler dans l'heure qui suit ? Je ne comprends pas vraiment comment s'est passé ce départ.

Carte postale et science-fiction

Un habitant que j'interrogeais m'a dit, sentencieux, au sujet de la nature qui fait son œuvre : « *L'homme s'y prend mal depuis longtemps. Et puis Soulac a un destin comme ça, d'être recouvert.* » On était devant le musée du Souvenir, juste à côté de la piscine à l'abandon et pleine de sable, qui est belle aussi avec sa mosaïque bleue à

moitié visible, les plots pour plonger, numérotés, qui dépassent des herbes qui poussent dans le grand bassin. Je sais qu'aux yeux de certains cet endroit délaissé s'ajoute à la liste des hontes : « Et les touristes, que vont-ils penser ? » ai-je lu sur des blogs. Ah... pourtant, si vous saviez comme j'y suis restée longuement, là, assise, dans la réjouissance de ce décor peu ordinaire.

Après la pluie et les nuages

Le coucher de soleil de l'après-midi est magnifique. La marée est basse à présent je peux marcher sur la plage. En passant la dune, je découvre Le Signal comme doré de cette lumière puissante. J'en ai vu, des quantités de couchers de soleil, mais j'admire à chaque fois. Celui-là coupe un peu le souffle, avec le vent qui soulève le sable, ça fait des traînées à perte de vue.

Plus tard, je me réfugie dans la voiture à cause du froid, la nuit est tombée. Soulac se la joue Miami, le ciel dans les couleurs bleu, rose et gris foncé, et les lampadaires orangés du boulevard du Front-de-Mer. J'aperçois le musée des Arts et de l'Archéologie avec sa façade géométrique, 70's, encore un endroit ici qu'il faudra revenir visiter.

Ça ferait un bon début de fin du monde...

Je serais là, isolée dans cette voiture, je serais une sorte de réfugiée climatique, une tempête, et ce Signal aux vitres brisées et plus rien autour. J'aurais eu un compagnon de route. Dans le film, il serait parti chercher un abri. On ne sait pas s'il reviendrait. Peut-être que cette attente durerait jusqu'à ce que l'océan recouvre tout ?

Tout au long de cette exploration à l'atmosphère particulière, ce que je n'ai pas quitté des yeux, c'est le phare de Cordouan, au large. Qui tient bon. On a dû le construire en pensant à l'éternité. Ça doit être plus solide que la modernité.

Informations :

Cette déambulation s'est faite en compagnie de l'artiste **Olivier Crouzel**. Son travail en cours, « Le Signal – Érosion humaine », se trouve sur son site : www.oliviercrouzel.fr

Il a choisi en introduction à ses recherches cette définition de l'érosion : « *En géomorphologie, l'érosion est le processus de dégradation et de transformation du relief. Les facteurs d'érosion sont : le climat, le relief, l'absence ou non de couverture végétale et la nature des végétaux, l'histoire tectonique et l'action de l'homme. L'érosion agit à différents rythmes et peut, sur plusieurs dizaines de millions d'années, araser des montagnes, creuser des vallées, faire reculer des falaises. Des phénomènes naturels violents peuvent modifier considérablement le paysage en quelques heures, voire en quelques minutes.* »

Soulac-sur-Mer, Office de tourisme : www.soulac.com

Sur le procès et les suites du Signal :

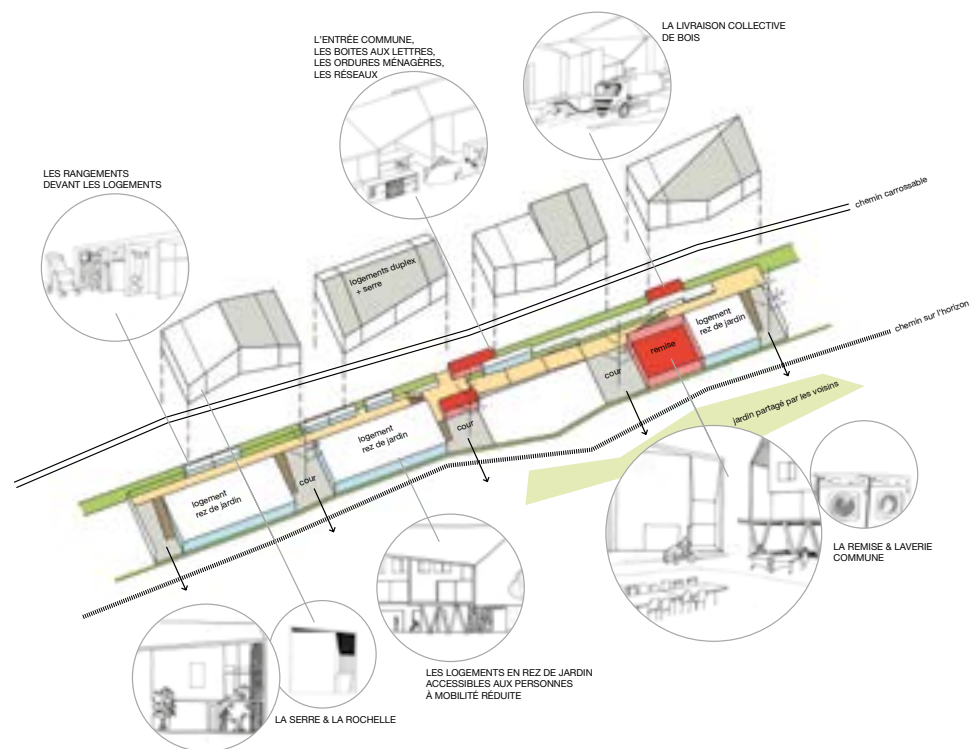
<http://france3-regions.francetvinfo.fr/aquitaine/2014/12/04/les-proprietaires-du-signal-soulac-restent-dans-l-incertitude-606020.html>

Le musée du Souvenir : prendre rendez-vous pour la visite avec son propriétaire, passionné par 39-45. Possibilité de découvrir avec lui les bunkers dans les dunes.



Penser la campagne en dehors des modèles urbains dominants, inventer un vocabulaire architectural qui dépasse les régionalismes et le vernaculaire, voilà les questions auxquelles le collectif d'architectes Pepitomicorazon a tenté de répondre en revisitant la notion de communauté rurale. La campagne n'est pas synonyme d'isolement, au contraire.

Aurélien Ramos



NOUVELLES RURALITÉS

L'individu collectif

À l'origine du nom, il y a une réponse improvisée et à demi ironique donnée à un jury sérieux, une nécessité immédiate d'affichage professionnel cohérent et unitaire lorsqu'il n'y a, en fait, derrière, que des individus, des amis, disparates et singuliers. Pepitomicorazon (en un seul mot), ce sont des architectes en formation collective, deux associés, Aldric Gayet et Clémentine Roger, et trois architectes indépendants, James Augier, Sébastien Guéniot et Véronique Abadie. S'ils se rassemblent sous un même nom en 2010, c'est moins pour fabriquer une identité d'agence, développer un style ou une idéologie, que pour mettre en commun des moyens, des locaux, et pour élargir leurs champs d'action respectifs. Le collectif se nourrit de l'individuel. Chacun garde son indépendance au profit d'un partage de compétences. C'est

peut-être ce mode de penser la mise en commun dans le souci de la place de chacun qui a orienté leur réponse à l'appel à idées « Un quartier campagnard à Targon » pour lequel Pepitomicorazon a été lauréat. Lancé en 2014 par la commune de Targon dans l'Entre-deux-Mers et l'association Campagne pour la vallée du Dropt, l'exercice soumis à plusieurs groupements avait pour enjeu central l'invention d'une forme d'habiter le milieu rural alternative au lotissement pavillonnaire et à l'individualisation de la vie à la campagne.

Pour des parcs à la campagne

En 1993, Éric Rohmer, dans son film *L'Arbre, le maire et la médiathèque*, interrogeait les visions éculées qui dictaient la pensée de l'espace rural chez les concepteurs. Dans la conclusion, il avançait l'idée selon laquelle le milieu rural pâtissait d'une absence

d'« espaces verts publics » où profiter des qualités de paysage de la campagne. Plus de dix ans après, la situation semble être la même. Des zones agricoles jusqu'aux lotissements, le monde rural est dominé par l'espace privé. Dans leur proposition, les architectes de Pepitomicorazon déterminent tout d'abord un environnement en fonction des lignes du territoire, des structures du paysage. Ils utilisent l'implantation des logements comme révélateur d'un espace collectif central. Plutôt qu'une voie en impasse, ils définissent une boucle d'accès au nouveau quartier. Plutôt qu'une composition compacte, ils choisissent d'éclater le programme. Les logements sont installés en périphérie du site, le bâtiment public (café, Maison des associations) occupe la partie haute, avec quelques équipements et bureaux à partager. Le bâtiment agricole

existant est converti en gîte. Les jardins enfin se trouvent détachés au centre, disposés en terrasse dans la pente. Si trop souvent dans les lotissements pavillonnaires ils sont ce qui reste de la parcelle une fois la maison construite, les jardins deviennent ici de véritables lieux d'usage, une pièce extérieure en dialogue avec le territoire.

Les solidarités rurales

Les logements sont regroupés en unités de voisinage. Ce principe simple permet de mettre en commun, sur l'arrière et au nord, les entrées, une laverie, des placards individuels, des remises pour le bois, pour les poussettes ou bien les bottes, et, sur l'avant, au sud, des jardins et des courettes. Ces éléments mutualisables et périphériques au programme forment en quelque sorte une enveloppe dans laquelle chaque habitation est installée. Chacune dispose



d'une surface supplémentaire, simplement couverte, une extension de la pièce à vivre, une serre, un espace disponible pour les activités à mi-chemin entre l'extérieur et l'intérieur. L'ensemble de l'unité de voisinage est pensé dans un souci d'économie de matériau et d'intelligence constructive et thermique. Une trame régulière de 5,40 m posée sur un socle commun massif, des refends maçonnés, une toiture commune et des façades légères en bois. La taille des logements peut varier à l'intérieur du volume défini et offrir une grande variété de combinaisons donnant à chacune des unités de voisinage son caractère particulier. En jouant sur une ligne de toits audacieuse, les architectes jouent avec l'image du village comme

marqueur du paysage rural. Ici, il s'agit de réinventer l'idée de communauté bâtie au cœur de la campagne, tant du point de vue de l'architecture que du mode de vie.

Maître d'ouvrage :
commune de Targon

Maître d'œuvre :
collectif Pepitomicorazon, architecte mandataire Sébastien Guéniot, paysagiste Arcadie Paysage, Arcus sociologues, HSEN, IDE environnement

Surface de l'opération :
4 700 m²

Nombre de logements :
42 + 6 (habitat jeune)

Coût travaux estimé :
7 776 000 €

Date :
étude livrée en mai 2014

MONOPRIX DANS VOTRE QUARTIER



Venez profiter de plus de **15 000 produits** du quotidien et découvrez nos produits Monoprix, Monoprix Gourmet, Monoprix Vert et Monoprix Bio à **prix accessibles** ! Retrouvez aussi toute notre offre en deux clics sur monoprix.fr.

MONOPRIX À BORDEAUX

C.C. ST CHRISTOLY - RUE JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H

MONOPRIX AU BOUSCAT

RUE DES MARRONNIERS
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H30

30 AVENUE DE LA LIBERATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30

MONOPRIX
Vivement aujourd'hui.

POUR VOTRE SANTÉ,
PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE.
WWW.MANGERBOUGER.FR



© Corina Airinei // Chahuts

Chahuts a confié à l'auteur Hubert Chaperon le soin de porter son regard sur les mutations du quartier. Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE

UN TOUR DE PASSE-PASSE

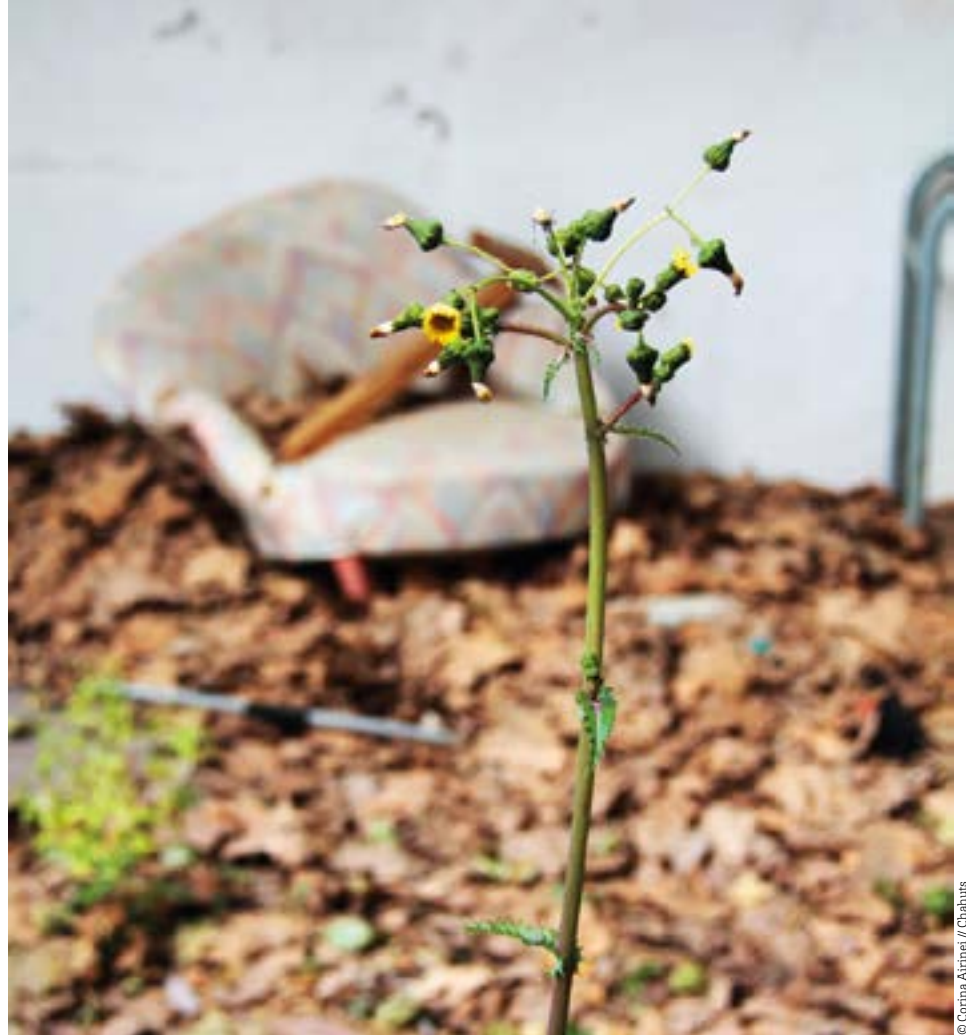
Le matin du samedi 6 décembre 2014, la plus grande partie de la place Saint-Michel est rendue au marché sans barguigner. Il faut le reconnaître, les délais sont respectés ! À croire que la fierté municipale tenait à faire taire les mauvaises langues qui prédisaient, fort imprudemment, des délais interminables et une suite sans fin de perturbations. Certains tiennent comme à la prunelle de leurs yeux à la bouteille à moitié vide.

Ce samedi matin de décembre, plusieurs d'entre nous sont passés de la vision des barrières tout autour de la flèche et au bout de la rue des Faures à presque plus de barrières du tout et à un marché installé et fonctionnant comme si de rien n'était. Comme si rien ne s'était passé. Comme si le temps des travaux n'avait jamais existé. Nous qui avions encore en mémoire le chantier, les ouvriers, les scies, les engins, nous n'en revenons pas et croyions vivre une hallucination collective.

Les images se recouvrent les unes les autres. Nous venions à peine de finir d'observer l'obstination méticuleuse des paveurs que déjà le granit gris était piétiné par des godillots indifférents. Nous admirions souvent le savoir-faire de ces artisans d'art. Ce matin-là, nous avons assisté à un tour de passe-passe pur et simple. Comme si un voile qui recouvrait une image ancienne, jamais revue depuis trois ans, était levé et nous la rendait intacte. Retour de l'activité, du foisonnement, de la volubilité des marchands et aussi de la foule compacte et fidèle.

Un observateur demandait d'ailleurs ce qui avait été changé, tant le marché recouvrait toute la rénovation de son visage familial. Nous avons eu le sentiment de vaincre le temps, de rattraper au vol un souvenir menacé par l'oubli. Un goût d'éternité, comme une illusion fugace, un bonheur proustien...

www.tumblr.com/blog/travauxvousetesici
www.chahuts.net



© Corina Airinei // Chahuts

Il faudrait dire aux urbanistes qu'il y a des espaces dans la ville où vont se loger les histoires perdues et les souvenirs oubliés.

GREEN-WASHING

par Aurélien Ramos

COMMENT TE DIRE ADIEU ?

Ils existent, tout près de nous, au milieu de nos habitudes et de nos vies, derrière les fenêtres de nos rues et les murs que l'on rase chaque jour. Ce sont des vortex urbains. Là, le temps et l'espace se compriment jusqu'à la confusion. Comment soupçonner qu'au milieu du quartier Saint-Michel, entre la rue Permentade et la rue des Menuts, sommeillent nos fantômes contemporains ? Ce qu'il reste, c'est l'enveloppe vide du lycée professionnel des Menuts. Le bâtiment, au fil du temps, s'est régénéré sur lui-même, accumulant dans un même lieu salles de cours, bureaux, logements de fonction et cuisines. Un microcosme coupé du monde depuis sa fermeture en 2004 et dans lequel, pourtant, la vie a continué sous des formes différentes.

Il y a tout d'abord les disparues, qui continuent à hanter les lieux, des générations de filles et de femmes qui ont habité, étudié et travaillé ici ; leurs noms subsistent encore sur la couverture des cahiers d'exercices ou sur les listes d'absences abandonnées dans les placards. Il y a encore la présence des squatteurs qui jusqu'en 2012 ont vécu entre ces murs. Ils y ont inscrit leur histoire avant de disparaître. Horaires de trains ou de rendez-vous, codes Wi-Fi et déclarations d'amour constituent le récit fragmentaire de leurs vies perdues. Parmi les vivants, il y a la végétation qui s'est refermée sur le lieu, les mousses qui colonisent les moulures du salon d'apparat, le platane dégénéré qui défonce le revêtement de la cour, les figuiers et le saule marsault, à 10 mètres du sol, hallucinés et splendides. Il y a aussi un chat et un couple d'oiseaux dans le grand escalier.

Lorsque le bailleur Aquitanis programme une reconversion du lieu en résidence sociale pour jeunes travailleurs et anciens combattants migrants, le futur surgit soudain dans un monde autarcique plongé dans son passé désordonné. Comment opérer la passation ? C'est une forme de thanatopraxie que Caroline Melon a menée pendant ces deux dernières années sur le lycée afin d'en consigner les souvenirs et les passés successifs. Mais le véritable travail de deuil dépasse celui de la mémoire, il s'est accompli pleinement dans les nombreux actes contemporains, fictionnels, intimes et collectifs qu'elle a développés, notamment dans le cadre de Chahuts 2014 et qui ont nourri le lieu d'une histoire au présent.

Un projet de **Caroline Melon**, directrice du festival Chahuts, à voir (un peu) sur : www.chahuts.net



La révolution numérique est-elle une « révolution » digne de ce nom ? Assurément depuis l'automne dernier, date à laquelle elle compte désormais dans ses rangs les Girondins.

DÉMARRAGE ASCENSIONNEL

Le 12 novembre 2014, Bordeaux a reçu le label French Tech comme neuf autres métropoles françaises. Cette étiquette permet d'identifier, de fédérer, d'encourager et de valoriser des écosystèmes dynamiques dans l'économie numérique en France pour leur donner une visibilité à l'international. Axelle Lemaire, secrétaire d'État chargée du numérique, s'est fixé un objectif : faire de la France une pépinière de startups capables de rivaliser avec les plus grandes places. La ministre espère transformer de jeunes entreprises innovantes en acteurs incontournables de l'économie nationale au même titre que les grands groupes. En effet, l'initiative French Tech se focalise sur l'accélération de la croissance des startups pour passer du « start » au « up ».

Dans cette perspective, l'appellation est dotée, depuis le 1^{er} janvier, d'une capacité d'investissement de 200 millions d'euros, opérée par Bpifrance, pour favoriser le développement des accélérateurs de startups privées. À Bordeaux, la mobilisation autour des technologies qui inventent le monde de demain se fait sous la houlette d'entrepreneurs en coopération avec la Chambre de commerce et d'industrie et les trois collectivités : Communauté urbaine de Bordeaux, conseil régional d'Aquitaine et ville de Bordeaux. Forte de ses 20 000 emplois dans le secteur et avec des exemples innovants comme Blitzr, qui pourrait devenir la plus grosse base de données de musique au monde, Yummypets – sorte de nouveau Facebook pour animaux domestiques proposant de nombreux services –, Ezakus – le « Minority Report » du ciblage publicitaire –, Loisirs Enchères

– le site des bons plans – et Wiidii – l'application de conciergerie pour smartphones –, la ville de Bordeaux a tout pour devenir un estuaire ouvert sur l'océan numérique. Toutefois, cette initiative nationale de mise en réseau semble se limiter à des visées de croissance économique pour séduire les investisseurs étrangers afin que les produits des entreprises françaises partent à l'export mais que les compétences restent dans l'Hexagone. Or, il faudrait ne pas oublier d'y associer les populations, car l'avenir de ces technologies dépend de leurs appropriations. Le terme écosystème peut paraître incongru car il est l'ensemble formé par une association d'êtres vivants. C'est donc de vie qu'il s'agit. Passons sur ce glissement sémantique spéculaire entre écologie et économie et interrogeons-nous sur ce qu'annoncent les mutations technologiques par rapport à notre existence vécue. Selon Pierre Teilhard de Chardin, la noosphère désigne la « sphère de la pensée humaine », fine couche entourant la terre et matérialisant à la fois toutes les consciences de l'humanité et toute la capacité de cette dernière à penser. Prédissait-il les algorithmes et une singularité où l'intelligence artificielle prendrait son autonomie, ou une singularité unifiant l'humanité mise en œuvre par ces mêmes algorithmes où l'homme trouvera son individuation ? C'est l'appropriation qui déterminera notre futur, et non Google. Pour demain, non pas de l'utopie, ni de la dystopie, mais une nouvelle réalité que nous aurons construite et où l'on dira : « Au commencement était la start-up. »

Stanislas Razal

ECO CYCLE 40 ANS
toujours vert

1000 vélos recyclés par an
2500 vélos réparés par an

depuis
1974

entreprise éco-citoyenne avant l'heure

ECO CYCLE

www.velo-occasion.com

du mardi au samedi de 8h30 à 12h
et de 14h30 à 19 h sauf samedi à 18h

36, av Aristide Briand - 33700 MÉRIGNAC

05 56 96 07 50

Derrière Hopital Pellegrin - Tram : ligne A - arrêt Psychotte

sup image

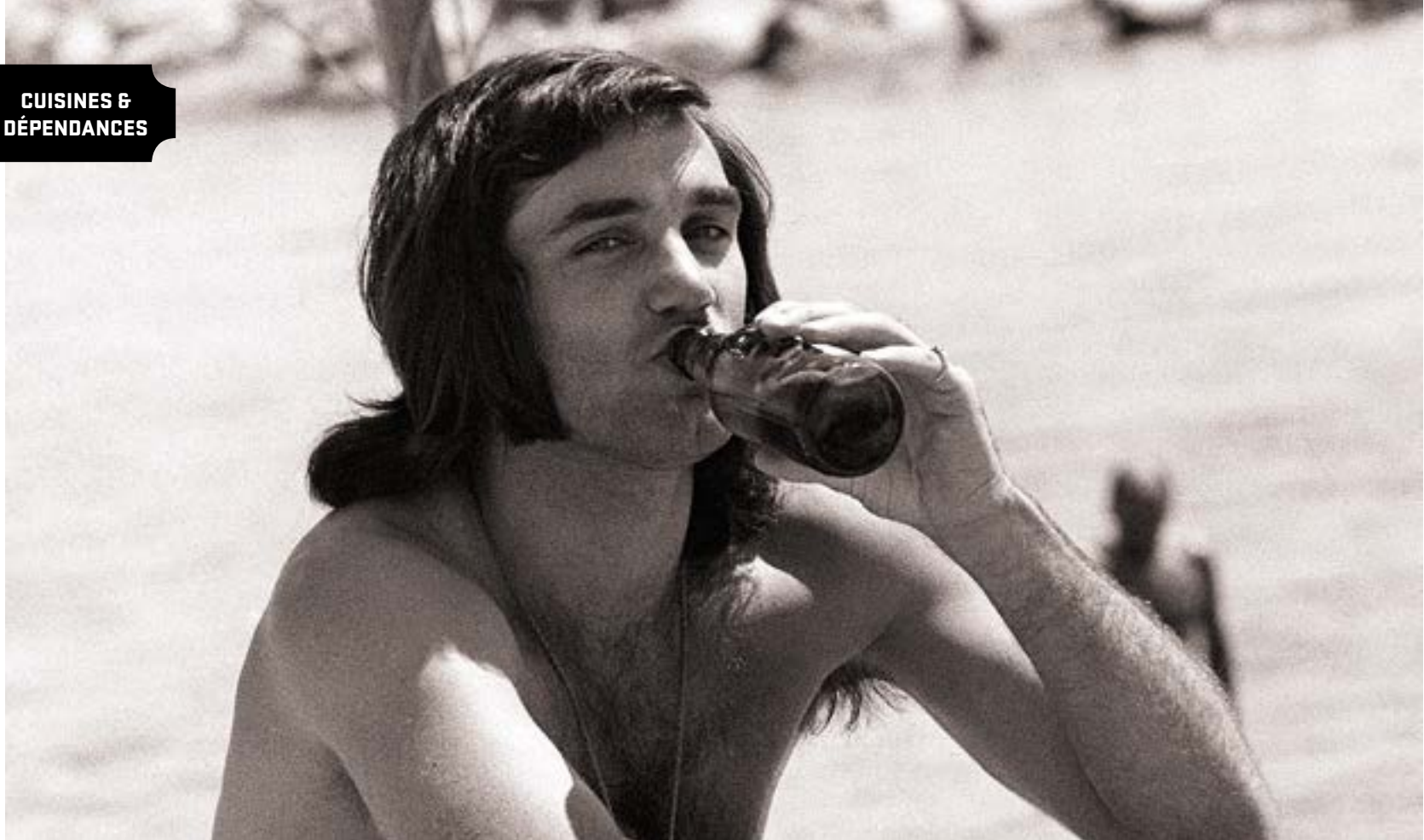
Journées Portes Ouvertes
vendredi 16 janvier
samedi 17 Janvier 2015

Darwin Ecosystem

Ecole Supérieure de Communication et d'Infographie

Infographie - Publicité - Communication responsable - PAO
Design graphique - Marketing - Motion Design - Gestion projet
Web - Game Design - 3D - Jeux vidéo - Animation - Vidéo

Ecosystème Darwin - Caserne Niel - Bât A - 87 quai des Queyries 33100 BORDEAUX
www.supimage.fr - contact@supimage.fr - 05 56 32 52 34



George Best. D. R.

Que mangent les sportifs autour des champs, des prés et des greens à Bordeaux et ses environs ? Petite liste centrifuge et non exhaustive de restaurants censés attendre de beaux appétits. Bon accueil garanti sur facture à chaque étape.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #80 par Joël Raffier

Club House

Il est conseillé de réserver pour déjeuner dans ce repaire du Sbuc. Une part sportive est laissée à la viande rouge, de 13 à 26 € : côte de bœuf, tartare, côte de veau. Tartare de la mer, sole grillée et copieuse salade Caesar au poulet très recherchée par le tennis féminin. Menu à 13 et 16 €. L'onglet de bœuf était un peu chiche en échalote, mais c'est le genre d'endroit où il suffit de demander... Clafoutis austère et gamins qui se font des passes au pied sur la pelouse. La pêche.

2, rue Ferdinand-de-Lesseps, 33110 Le Bouscat.
Ouvert à midi, du lundi au samedi, et le vendredi soir.
Réservation : 05 56 15 59 41.

Les Bains

La salle la plus classe de la sélection est haute, baignée de lumière et d'art déco. Tout est à 24 € le kilo, sauf les desserts, à 3,50 € la portion. Cela évite le ridicule de faire peser un gâteau. Salades, crudités et un plat du jour sont les bienvenus après avoir tritoné. Compter 600 grammes. Pas mal. En revanche, l'autre piscine art déco de l'agglomération, Judaique, ne propose rien.

2, rue Carnot, 33130 Bègles.
Ouvert à midi du lundi au samedi.
Réservation : 05 56 85 86 39.

Le Damier

Le restaurant du CABBG propose un buffet de hors-d'œuvres ET pâtisseries pour 12,90 €. Imbattable. D'autant qu'ici on attend des piliers avec à peu près tout ce qui est imaginable en fait de hors-d'œuvres. C'est frais, sans originalité, efficace si vous avez envie de charcuteries ou de verdure, ou de desserts, ou de salades de fruits frais et secs, de glaces et de chocolat à volonté, c'est là. On dirait Noël. À la carte, des grillades énormes de 18 à 23 €. Un restaurant généreux, donc, mais bon, c'est normal, c'est l'UBB. Pour le buffet, penser à arriver avant les petits creux du pack. Nombreuses photos multisport et quelques maillots d'artifices.

Stade André-Moga, impasse Delphin-Loché, 33130 Bègles.
Ouvert le midi, du lundi au vendredi, et les soirs et week-ends sur réservation au 05 56 49 19 61.

Le Trinquet Kilika

Kilika ressemble à un routier en bord de Garonne, et c'en est un. On sait y faire cuire le riz, dans ce bar-tabac avec cantine basque à l'arrière-salle. Fondant et gonflé, léger et avec des petits légumes taillés en brunoise, il accompagne une portion délicate de boudin sauce basquaise. Pour 15,50 €, vous avez pour l'encadrer une crudité familiale (ou un hareng) et une délicieuse tarte poire-ananas

ou des œufs au lait. La bonne cantine. Fronton garanti à l'entresol et public au premier étage.

1, quai de Brazza, 33100 Bordeaux-Bastide.
Ouvert le midi, du lundi au vendredi.
Réservation : 05 56 32 03 30.

La Table de l'hippodrome (repas de presse)

La vue est spectaculaire. D'un côté le paddock et de l'autre le champ de courses derrière une immense baie vitrée. Les chevaux ne gâtent rien. Ce n'est pas partout que les convives délaissent soudain leurs assiettes, se lèvent, agitent les bras et s'exclament : « Allez, allez ! Allez !! Oui !!! Ouuuuuu !!! » On peut parier, bien sûr, il y a un guichet. Si on a peur du jeu, se munir de goussets d'ail ou, peut-être plus efficace encore, du *Joueur* de Dostoïevski. Des photos sont accrochées au mur comme chez un dentiste. Un décor mochi. Qu'en penserait Lino Ventura ? Le menu est à 25 €, à 38 les jours de réunions (32 par an). Les rations sont larges. S'ils ne sont pas au PMU du coin à boire un demi, les turfistes vivent au grand air, ils ont faim et boivent du champagne. La cuisine de Philippe Gaudou n'est pas aussi simple. En entrée, l'huître pochée de concours, avec « pastille » de cresson, parchemin de caviar (diantre !) et « chips » de jambon Jabugo,

noyée dans un bouillon tiède et concentré au-delà du raisonnable voulait épater. Elle inquiéta. C'est avec le plat principal, un quasi de veau tout con à la cuisson parfaite, que l'on préfère découvrir la main de Gaudou. Dessert : une « merveilleuse ». Gâteau du Nord fort en chocolat et meringué à cœur qui est comme les courses de chevaux : on n'en voit pas souvent. À la carte, entrées et desserts à 8 €, plats à 15 € La vue sur le paddock est un régal.

8, avenue de l'Hippodrome, 33110 Le Bouscat.
Ouvert à midi en semaine et le soir sur réservation au 05 56 24 24 24.

Restaurant du Golf de Bordeaux-Lac

Chez les golfeurs, au-dessus de la verdure, le menu est à 16 €. Grattons de Lormont, aile de raie aux légumes croquants et bons desserts au choix. Le plat du jour, une tartine provençale au poulet, est à 13 €. Rien à signaler, sinon de belles portions, une entrecôte plantureuse à 20 €, des desserts à 3,50 € et un voisin fou de golf qui me signale que les meilleurs restaurants pour golfeurs et autres sont la Table du Golf à Gujan-Mestras et celle du Médoc au Pian du même nom. Suite sportive à la prochaine saison.

Avenue de Pernon, 33300 Bordeaux
Ouvert tous les jours à midi.
Réservation : 05 56 69 86 77.



Claude Chambard & son grand-père | D.R.

LA MADELEINE par Lisa Beljen

Rendez-vous dans la cuisine de Claude Chambard, écrivain et éditeur, pour la recette des langues de dinosaures.

UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

« Enfant, je vivais au fin fond de la campagne de l'Yonne, dans un hameau de 50 habitants. J'ai grandi chez mes grands-parents paternels, qui avaient fui la capitale juste avant la déclaration de la guerre. Mon grand-père avait senti le coup : "À Paris, on va crever de faim." Plein de bon sens, il a acheté une maison avec une épicerie. Ils n'étaient pas modestes, mais ma grand-mère était pingre, on disait qu'elle avait une vipère dans son porte-monnaie.

Dans le village, il n'y avait que ma grand-mère pour acheter du mou. Même si elle était bonne cuisinière, le mou, ce n'était franchement pas bon ! Heureusement, tous les jours, mon grand-père allait à la pêche. Il y avait deux cours d'eau, l'Armançon et le canal de Bourgogne, séparés par un terre-plein herbeux appelé "entre les deux rivières". Dans mes livres, je l'écris : *Entre les deux rivières*, en italique et en un seul mot. L'intérêt de l'endroit, c'est qu'on pouvait mettre des gaules des deux côtés et multiplier ainsi les prises. Je participais activement et j'avais la tâche extrêmement importante d'attraper des vairons avec des bouteilles percées.

On vivait quasiment en autarcie : les légumes provenaient du potager, le reste de la nature. Quand on n'avait plus rien à bouffer, on ouvrait une boîte de thon de l'épicerie. Toutefois, quand la famille venait déjeuner, ma grand-mère était capable de préparer d'extraordinaires repas pour lesquels elle dépensait toutes les économies de la semaine. Pour l'occasion, j'allais chercher des écrevisses, des grenouilles ou des escargots. J'ai vécu la fin d'une époque, où l'écosystème était encore équilibré.

Quand à douze ans mes parents m'ont récupéré et que je suis arrivé à Dijon, ça a été un régime tout à fait différent, on ne mangeait plus ce qu'on trouvait, mais ce qu'on voulait. Pour ma mère, ce qui compte avant tout, c'est la quantité. Et lorsque je suis entré en quatrième chez les Jésuites, j'ai commencé à manger des choses vraiment infectes.

Mon goût pour la cuisine vient fondamentalement de mon grand-père. Il avait le talent d'agencer ce qu'il avait sous la main pour en faire quelque chose de bon. J'aime bien manger et, surtout, j'adore partager les repas avec des amis. La cuisine est une histoire de rencontres.

Récemment, j'ai invité deux sœurs à dîner. J'ai donc passé toutes mes recettes en revue, mais je voulais quelque chose de différent. Via Internet, j'étais en relation avec une femme épataante qui organise des rencontres avec des écrivains à Sainte-Cécile-les-Vignes. J'ai vu passer la photo d'un plat qui m'a fait saliver et lui ai demandé la recette. Elle a d'abord refusé, m'expliquant qu'il fallait venir manger chez elle pour l'avoir. Je lui ai répondu que, vu le délai imparti, ça allait être compliqué. Elle a finalement dérogé à sa règle et m'a envoyé la recette du filet mignon aux deux moutardes. J'ai cuisiné ce plat à mes amies, que l'une d'elles a appelé "les langues de dinosaures". On n'en a pas laissé une miette. »

Pour la recette, mélanger de la moutarde forte avec de la moutarde à l'ancienne et de la moutarde à l'estragon. Enduire généreusement les filets mignons. Les faire revenir dans une sauteuse, déglacer au vinaigre de Xérès, ajouter un peu d'eau bouillante, de la crème épaisse, et de la crème fleurette. Cuire à feu doux, à couvert, pendant environ une demi-heure.



Philosophe, essayiste, théoricien de la ville, maître de conférence à l'université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, ancien membre du comité éditorial de la revue *Inculte*, directeur de la collection « Matière étrangère » aux éditions Urin, spécialiste d'Edmund Husserl, romancier fécond (*Zéropolis*, *Lieu commun*, *Le Park*, *Sphex*, *De la décence ordinaire*, *Suburbia*, *L'accumulation primitive de la noirceur*), Bruce Bégout reste avant tout penseur. En toute logique, son regard s'imposait avant de refermer le lourd dossier 2014.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin**



© Manuel Braun

LE COURS ORDINAIRE DES CHOSES

Dans une tribune intitulée « **Le politique et la simulation** », publiée en juin 1978 dans *Le Monde diplomatique*, Jean Baudrillard écrivait : « **Le pouvoir ne produit plus depuis longtemps que les signes de sa ressemblance. Et, du coup, c'est une autre figure du pouvoir qui se lève et se déploie : celle d'une demande collective des signes du pouvoir. Union sacrée qui se refait autour de sa disparition. Tout le monde y adhère plus ou moins dans la terreur de cet effondrement du politique. Et le jeu du pouvoir en vient à n'être plus que l'obsession critique du pouvoir défunt : obsession de sa mort, obsession de sa survie.** »

Face à la peine subie par l'absence de pouvoir, l'homme est en demande, s'attache au signe, au décorum. Tout le monde continue à croire que le pouvoir existe. Les individus le perpétuent grâce à leur désir, car ils ne supportent pas ce vide et deviennent donc complices du simulacre. Lorsque le pouvoir n'est plus, ceux qui le subissaient font comme si quelque chose existait encore face à eux, car ils préfèrent l'assujettissement à l'émancipation. Sans réalité du pouvoir, sa disparition devient intolérable. Quid de la souveraineté nationale ou de la décision politique durant l'élection ? Cela rappelle *Le Concept de Dieu après Auschwitz* de Hans Jonas : comment croire après la Shoah, sachant qu'Il n'est pas intervenu ? Or, nous devons maintenir la figure d'un pouvoir divin autoritaire au détriment de l'athéisme, Dieu devenant le sujet de l'homme. Jonas forge le concept de « Dieu triste » en contestant son omnipotence. Comme si un clergé maintenait le cérémonial dans un temple vide. Sans doute que le signe du pouvoir est moins inquiétant que l'absence

même de pouvoir. Toutefois, le pouvoir est toujours nu. Rien de nouveau depuis *Les Pensées* de Pascal, qui, certes n'était pas dupe, mais affirmait la nécessité de maintenir les signes du pouvoir, car, sans signe, le pouvoir ne serait que hasard. Aujourd'hui, le pouvoir, c'est l'économie. Le pouvoir politique n'a qu'une marge réduite aux débats sur les mœurs (mariage entre personne de même sexe, théorie du genre...). L'efficacité du politique est une impuissance assumée.

« L'efficacité du politique est une impuissance assumée »

Entre une droite tentée par le retour du même et singulièrement dépourvue de nuances – où sont *Les Droites en France* de René Rémond

soixante ans après la publication de l'ouvrage éponyme ? – et une gauche renonçant à la mue sociale-démocrate au profit d'un habit néo-libéral typique des années 1980, le roman français est-il irrémédiablement achevé ?

La représentation politique traverse une crise inouïe et sa crédibilité est entamée à chaque niveau. Certes, des réflexes électoraux subsistent par « habitus », mais les partis politiques sont en totale déliquescence. Les militants de l'UMP ou du PS ne représentent plus rien. Et si les militants de base sont aussi inconsistants, dès lors, qu'attendre de ces formes-là de politique ? Le système ne marche plus, nous sommes face à des machines redistribuant des postes. Même l'élu local n'est plus un homme normal, ses comportements sont *from nowhere*. Le monde du personnel politique est tout sauf démocratique. Je ne vois pas d'autre solution, hormis la catastrophe dans son affirmation heideggérienne. On ne peut que se diriger

vers une crise plus profonde, une espèce de grève générale. Paradoxalement, l'époque exprime un double sentiment : apathie et révolte. Par rapport au texte de Baudrillard, tout a changé : jadis, les partis essaïmaient dans la vie réelle, désormais, ce sont des arbrisseaux se rêvant séquoias. De simples machines à gagner des élections avant de faire de la gestion d'épicier. La stagnation est affolante tandis que la société civile se « monte le bourrichon » sur l'accélération du temps. Sans parler de la reproduction sociale pire encore que dans les années 1960. Il existe une forme de désespoir profond dans le personnel politique. Aussi, en raison de l'immense perte de confiance vis-à-vis des représentants, l'organisation et la prise en main se font localement (de la production agricole aux lieux de coopération). Personne n'attend plus de figure providentielle ni de salut venu d'en haut. De toute manière, l'organisation systémique du pouvoir annihile la figure de l'homme providentiel. La rénovation démocratique passera par le « *demos* » et non le « *kratos* », peu préoccupé par l'émancipation de l'individu.

Le Front national est-il devenu la seule contestation dont on tient compte en France ?

En la matière, il faudrait s'intéresser de près au rôle des médias, néanmoins, le FN est-il réellement contestataire ? Ce n'est pas un parti révolutionnaire, plutôt conservateur, vitupérant sur un état donné de la France, mais certainement pas sur la course du monde telle qu'elle va. Lorsque l'on ressent une forme de désespoir face aux partis de gouvernement, le FN devient un recours pour exercer une pression sur eux. On ne vote que rarement pour ses idées, mais bien pour faire du chantage sur les partis au pouvoir. Il existe une contestation négative et une

contestation créatrice. Les propositions révolutionnaires portent de l'espoir. Le FN, lui, capitalise sur la crainte. Or, en temps de crise, l'affect de la peur submerge celui du désir. Dans les municipalités dirigées par le FN, on constate une atomisation individualiste de la vie sociale, une absence de vie associative, un désert politique et culturel. Tout est calqué sur le modèle de la cellule organique qui se reproduit. Or, ni le bonheur ni la jouissance ne constituent des idéaux politiques.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, à 1 h 50 du matin, Rémi Fraisse, jeune manifestant écologiste de 21 ans, a été tué sur le site du barrage controversé de Sivens, dans le Tarn. Est-ce « un drame de la décision publique à la française », selon le titre de la tribune de Nicolas Treich (directeur de recherche à l'Inra de Toulouse) publiée le 4 décembre dans *Le Monde* ?

Pour citer Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « L'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids : il ment froidement et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : "Moi, l'État, je suis le Peuple. » On en revient au problème de la représentativité. Ce projet représente-t-il l'aspiration des habitants ou simplement le désir des appareils politiques ? Dans une logique productiviste, comme à Notre-Dame-des-Landes, on favorise surtout ceux qui dirigent les projets au détriment des locaux. Le bon sens élémentaire butte sur des paradigmes et des décisions autoritaires prises en amont. C'est presque structurel.

En Espagne, le Partido popular, grâce à sa majorité absolue au Parlement, a voté la « loi organique de sécurité citoyenne », aussitôt rebaptisée par ses détracteurs « ley mordaza », littéralement « loi bâillon ». Quarante-cinq délits sont concernés (de la prostitution à la drogue et aux occupations illégales de logement), mais, concrètement, le gouvernement, qui n'a a priori pas oublié le mouvement « Indignados », accroît le pouvoir des forces de l'ordre afin de limiter tant le nombre que l'ampleur des manifestations. À terme, les libertés fondamentales ne sont-elles pas bafouées ?

C'est la violence d'État qui s'exprime. Tout n'est que rapport de force, y compris la manifestation. En l'occurrence, ici, l'État veut l'émasculer au profit du défilé « bon enfant ». La souveraineté appartient au peuple, or, voici que ses représentants, qui ne veulent pas se la réapproprier pour autant, souhaitent réduire au silence son expression. Donc, on musèle la contestation. On préfère casser le thermomètre.

Daesh, État Islamique, Boko Haram, Al-Qaeda au Maghreb islamique... La vive concurrence au nom du « djihad » ne masque-t-elle pas derrière son apparente lutte contre l'Occident infidèle la résurgence de

la tentation fasciste (guerre contre le savoir et la culture, asservissement des femmes, pogroms contre les minorités religieuses, pillages et enrichissements de véritables chefs de guerre...)?

Cette atomisation révèle leur échec. Ils n'ont conquis aucun pays ! Ils sont doués en terme d'occupation médiatique, mais leur pouvoir n'est pas si grand et leur organisation inefficace. À la fin, c'est Coca-Cola® qui gagnera... Cette prolifération reflète un émiettement, et même les pays arabes les combattent. Tout cela ne relève-t-il pas d'un fantasme ? Ne surestime-t-on pas leur « intelligence » ? Leur barbarie comme leur violence se diluent dans un monde devenu inique. D'ailleurs, comment ne subissons-nous pas plus de violence en dehors de ces mouvements ? Il existe une réelle crispation du monde arabo-musulman face à l'adaptation nécessaire aux changements de société. On ne peut passer de la prémodernité à l'hypermodernité sans passer par la modernité. C'est impossible en trente ans, alors qu'en France ce processus a commencé dès le XVII^e siècle. Leurs visions pouvaient sembler pertinentes au XIX^e siècle, mais ne peuvent tenir qu'un temps. Ça ne fait pas de politique, ça ne construit rien. Cette tyrannie est incompatible avec l'aspiration de l'être humain. N'oublions pas les printemps arabes ! Ces mouvements ne seront jamais populaires. Ils prospèrent sur le terreau de la décomposition des

anciens États autoritaires laïques comme l'Irak. Il faut favoriser l'émergence d'une opposition démocratique, la discussion sur les principes régissant la vie commune – le « polythéisme des valeurs » cher à Max Weber.

Le 8 juillet 2014, à Belo Horizonte, les 58 141 spectateurs du Estadio Mineirão ont assisté à la défaite du Brésil face à l'Allemagne en demi-finale de la Coupe du monde, sur le score de 1 à 7. Ce n'est pas anecdotique, mais réellement historique.

Ce soir-là, j'étais dans un bar. Au premier but, un client allemand a offert une tournée générale. Au troisième, je lui ai dit qu'il finirait ruiné... C'était la conclusion logique. L'inhibition brésilienne était palpable, la défense, notamment les latéraux, calamiteuse – Boumsong et Mexès auraient largement fait mieux, ne parlons même pas de la désinvolture de David Luiz ni du décevant Daniel Alves –, le milieu de terrain inexistant, quant au marquage individuel à trois mètres... Bref, on aurait cru regarder un jeu vidéo : des passes à dix, pas un coup franc. Plus sérieusement, depuis 2006, le travail de l'Allemagne porte ses fruits. Individuellement, ce n'est pas « impressionnant », mais l'équipe, elle, ressemble à un grand club. Après, il ne faut pas nourrir de complexe, l'Algérie comme la France lui a donné du fil à retordre.

2014
→ 15

→ Théâtre

Andromaque

Texte **Jean Racine**
Mise en scène **Frédéric Constant**

8 → 17 janvier 2015

Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime le défunt Hector... Ici, intrigue amoureuse, rage, pleurs, désirs intenses, trahisons et meurtres sanguinaires s'inscrivent dans une tragédie des ténèbres qui donne envie d'aller en paix.

→ **Brunch des spectateurs** au Tn'BAR, dim 11 janvier à partir de 13h.

→ « **Mettre en scène un classique aujourd'hui** » au cinéma Utopia, lun 12 janvier à 20h30. Projection + rencontre. + d'infos : [Sabrina Bourg 05 56 33 36 83 s.bourg@tnba.org](mailto: Sabrina.Bourg@tnba.org)

→ Théâtre

Sganarelle

ou la représentation imaginaire

Texte **Molière**
Mise en scène **Catherine Riboli**

8 → 17 janvier 2015

Un père veut marier sa fille à un homme riche mais elle en aime un autre. Survient alors Sganarelle : la folie gagne les protagonistes au point que bientôt tous se croient cocus ! Un Cocu imaginaire jubilatoire qui renoue avec l'esprit du théâtre de tréteaux, populaire et exigeant.

→ **Atelier d'initiation théâtrale**, sam 17 janvier à 10h. + d'infos : [Marlène Redon 05 56 33 36 62 m.redon@tnba.org](mailto: Marlène.Redon@tnba.org)

→ Théâtre

Liquidation

Texte **Imre Kertész**
Mise en scène **Julie Brochen**

27 → 31 janvier 2015

L'éditeur Keserü, persuadé que son ami B. a laissé un dernier manuscrit avant de se suicider, part à la recherche du Graal. Un spectacle qui bouleverse et nous propulse dans une spirale vertigineuse où l'écriture se mêle à la vie.

→ **Université populaire du théâtre** : rencontre avec Julie Brochen « Entre histoire et mise en scène » à la librairie Mollat, sam 31 janvier à 15h. + d'infos : [Camille Monmège 05 56 33 36 68 c.monmège@tnba.org](mailto: Camille.Monmège@tnba.org)

→ Débat public

Il faut tenter de vivre !

Avec **Roland Gori**, psychanalyste et professeur de psychologie clinique à l'Université d'Aix-Marseille.

→ 22 janvier 2015 à 19h

Accès gratuit et inscription obligatoire.

Roland Gori est psychanalyste et professeur de psychopathologie clinique à l'Université Aix-Marseille. L'apport essentiel de l'auteur de *La Fabrique des imposteurs* (2013), *La dignité de penser* (2011) *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ?* (2010), est de lier psychanalyse et sociologie politique.

En décembre 2008, Roland Gori est l'initiateur avec Stefan Chedri de « L'Appel des appels » aux professionnels du soin, du travail social, de l'éducation, de la culture, de la justice... Un appel à « une insurrection des consciences » contre la destruction des liens sociaux et la déshumanisation de notre société qui prône la performance et inscrit les rapports humains dans une logique comptable et marchande.

En partenariat avec l'Université Bordeaux Montaigne et la Librairie Mollat



Programme & billetterie en ligne www.tnba.org
Renseignements du mardi au samedi, de 13h à 19h
05 56 33 36 80

Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas
3 place Renaudel - Bordeaux
Tram C - Arrêt Sainte-Croix

SPECTACLES



D.R.

Eh bien, dansez maintenant !

Pas de temps mort pour les bambins. Sur la lancée des fêtes de fin d'année, direction Le Cuvier, à Artigues-près-Bordeaux, où se tient la 4^e édition de Pouce !, festival de danse à explorer en famille. Le CDC Aquitaine a notamment passé commande à trois créateurs, dont Michel Schweizer et Anne Nguyen, pour *Au pied de la lettre*, où chacun des chorégraphes se confronte à un texte de son choix et propose une pièce de vingt minutes avec des interprètes communs, ainsi que le curieux Gilles Baron, dont *Mauvais Sucre* propose une rencontre entre le danseur chorégraphe et des interprètes/enfants – une classe de CP d'Artigues. Suivra un bal, *Funky Kid*, entre soul, disco, électro et hip hop, avec la compagnie Révolution et Allez les filles. Un événement qui dépasse les berges de la rive droite.

Perlimpinpin, Barbara Planchet, dès 2 ans, mercredi 28 janvier, 15 h, et vendredi 30 janvier, 19 h, Espace culturel du Bois-Fleuri, Lormont.

Dorothy, compagnie Révolution, vendredi 30 janvier, 20 h 30, Pôle culturel et Év@sion, Ambarès-et-Lagrave.

Funky Kid, samedi 31 janvier, 16 h, M.270, Floirac.

Des mondes, compagnie Jeanne Simone, mercredi 4 février (deux représentations l'après-midi), L'Entrepôt, Le Haillan.

Mauvais sucre, Gilles Baron, vendredi 6 février, 19 h, Le Cuvier, Artigues-près-Bordeaux.

Il était une chaise, Nathalie Cornille, vendredi 6 février, 19 h 30, Centre culturel de Créon.

Henriette et Matisse, Michel Kelemenis, mardi 10 février, 19 h, Espace Treulon, Bruges.

Au pied de la lettre, Anne Nguyen et Michel Schweizer, mercredi 11 février, 19 h, Le Cuvier, Artigues-près-Bordeaux.

Un coquillage dans les nuages, Serge Ricci, jeudi 12 et vendredi 13 février, 20 h, Glob Théâtre.

Pouce !, festival de danse jeune public, du mercredi 28 janvier au vendredi 13 février, Le Cuvier - CDC Aquitaine. www.lecuvier-artigues.com



Dorothy, compagnie Révolution. D.R.



© Jolke Schlot

Brazil

Le cirque Éloize plonge cette fois dans un univers proche de la bande dessinée. Un décor d'écrans et d'effets de transparence qui pourrait faire penser au film de Terry Gilliam. Au cœur d'une ville froide et imposante, entre engrenages géants et portails, acrobates et artistes pluridisciplinaires (diabolo, trapèze, corde lisse, contorsion) défient la monotonie, repoussent les limites imposées par la ville-usine. Des jongleurs s'amuse à braver l'espace, un contorsionniste se laisse soulever par ses camarades dans un élan d'inspiration, des artistes aériens affrontent la hauteur des gratte-ciel.

Cirkopolis, cirque Éloize, à partir de 9 ans, samedi 10 janvier, 20 h 30, dimanche 11 janvier, 16 h, Le Pin Galant, Mérignac. www.lepingalant.com



© Jesse Lucas

Rick, le retour

Hourrah! Rick le cube est de retour... Cette fois, il part à la quête du temps pour traverser un désert à dos de chameau, découvrir la banquise et ses habitants à deux pattes, voguer au gré des courants sur un iceberg en dérive, rencontrer les autochtones d'une île accrochée dans les nuages et rencontrer aussi un curieux cube aux angles arrondis. Un concert/road-trip, à l'image du premier, avec musiques acoustiques, électroniques et bruitages.

Rick le cube et les mystères du temps, dès 5 ans, mercredi 14 janvier, 16 h, cinéma Jean Eustache, Pessac. Informations : 05 56 46 00 96.

ATELIERS

In English, please

Pourquoi ne pas entendre d'autres sons et apprendre ne serait-ce que quelques mots d'anglais? Les P'tea Potes s'adressent à des enfants de 6 mois à 6 ans et rassemblent jusqu'à huit petits simultanément. Les thèmes? Météo, cirque, les parties du corps, les animaux de la ferme, les animaux de la jungle, l'anniversaire, les couleurs, Halloween, Noël; en comptines à doigts, chansons et danses. Gratuit, sur inscription. On peut les retrouver à la halte-garderie Gécicaramels ou le multiaccueil Carriet à Lormont; la médiathèque M270 et Rolland-Barthes à Floirac; la médiathèque du Bois-Fleuri à Lormont; la halte-garderie d'Artigues-près-Bordeaux et les écoles maternelles pour le périscolaire de Lormont.

P'tea potes, dès 6 mois, les 7 et 21 janvier et le 4 février, de 10 h à 11 h, médiathèque du Bois-Fleuri, Lormont. Informations : 05 56 74 59 80. ptea-potes.fr

Un insecte robot à programmer

Un fablab? Quésaco? Un laboratoire de fabrication avec notamment des machines-outils pilotées par ordinateur pour la conception et la réalisation d'objets. Un atelier de partage et d'expérimentation autour des nouvelles technologies et des outils numériques. Le but de ce deuxième atelier gratuit est de progresser dans l'apprentissage d'Arduino. En partenariat avec le L@Bx, Hackerspace de Bordeaux.

Samedi 10 janvier, dès 12 ans, 10 h, médiathèque Jacques-Ellul, Pessac. Informations : 05 57 93 67 00.

Les contes en virtuel

Les ateliers du P'tit Num reprennent! La bibliothèque des enfants propose des ateliers multimédia pour présenter des sites aux enfants, les initier à la création multimédia, leur faire découvrir les tablettes et des applications. Dans le cadre de « Suivez le lapin! », exposition-événement à la bibliothèque Mériadeck, jusqu'au 17 janvier.

À la découverte des contes sur tablettes iPad

Pour les 6-8 ans, mercredi 14 janvier, 14 h 30, uniquement sur inscription, bibliothèque Mériadeck. Inscriptions au : 05 56 10 29 75.

EXPOSITION



© Maxime Derouen & Régis Lejonc

Des animaux zinzins

« Le bestiaire fabuleux » (exposition du même nom que l'œuvre) plonge dans l'univers de Maxime Derouen et Régis Lejonc, au croisement de l'encyclopédie et de la légende. On y découvre le portrait de douze grandes créatures merveilleuses (fée, sorcière, géant, dragon, mage, griffon...) avec de grandes images emblématiques ornées d'enluminures à la façon des gravures anciennes. Les illustrations de Régis Lejonc (publiées aux éditions Gautier-Languereau) mêlent art nouveau et art déco.

« Le bestiaire fabuleux », illustrations de Régis Lejonc, en partenariat avec L'Escale du livre, librairie Comptines, 5, rue Duffour-Dubergier. Informations : 05 56 44 55 56.

LECTURE



Gustave Doré, L'Ogre et le chat botté. D.R.

Il était une fois

Fées, ogres et princesses sortent des pages des grimoires, des livres anciens, des contes du XVIII^e siècle, des histoires pour enfants sages du XIX^e siècle, des albums d'avant-guerre.

À la recherche du conte perdu...

Dès 7 ans, samedi 10 janvier, 10 h 30, bibliothèque Mériadeck. Réservation obligatoire : 05 56 10 29 75. bibliotheque.bordeaux.fr

41^{ÈME} SALON DES ANTIQUAIRES et de l'Art Contemporain



31 janvier - 8 février 2015

Bordeaux - Lac
Parc des expositions

LA GAZETTE
DROUOT

Tél . 05 56 30 47 21



www.salon-antiquaires-bordeaux-lac.fr

Institut Culturel
Bernard Magrez
Bordeaux

EXPRESSIONS URBAINES

*Street Art, Graffiti
& Lowbrow*

PROLONGATION
JUSQU'AU 3 MAI 2015

COLLECTIONS

- GALERIE DU JOUR AGNÈS B. •
- NICOLAS LAUGERO LASSERRE •
- SPACEJUNK •

ARTISTES INVITÉS

- ALBER • JEF AEROSOL •
- INVADER • MONKEY BIRD •
- RERO • ROUGE • SWOON •

CHÂTEAU LABOTTIÈRE
16 RUE DE TIVOLI, BORDEAUX
T : 05 56 81 72 77
WWW.INSTITUT-BERNARD-MAGREZ.COM

Ouvert du jeudi au dimanche de 14h à 19h
Tarifs : 7 € / réduit : 5 €
Gratuit : moins de 12 ans, demandeurs d'emploi,
et le premier dimanche de chaque mois.